

PER
A-76
CON

D S

L'ABEILLE

Revue Mensuelle
Illustrée
pour la Jeunesse



Les Frères de l'Instruction Chrétienne
Laprairie (PQ)

10^e ANNÉE — N° 96 — Décembre 1934 — Abonnement, \$ 0.75.

L'ABEILLE

Paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

Elle a été bénite par Sa Sainteté Pie XI.

Publiée avec l'autorisation de S. Exc. Mgr l'Evêque de St-Jean.

SOMMAIRE

Mot d'ordre : Noël ! la vie ! , p. 135. — Lettre de Son Exc. Mgr Forget, p. 139. — Légende de Noël, p. 140. — Miettes d'Évangile, p. 144. — Le Frère Norbert-Félix, p. 150. — Coin du Croisé, p. 152. — Echos des maisons de formation, p. 154. — Variétés, p. 158. — Nonni, p. 160. — L'Îlet au Massacre, p. 166. — Coin des Amicales, p. 169. — Les six Agneaux perdus, p. 171. — Some wise cracks, p. 174. — Chant de Noël, p. 175. — Nouvelles des Missions, p. 176. — De tout un peu, p. 180. — Rires et sourires, p. 182.

ATTENTION

Les groupes suivants sont priés de correspondre avec "L'Abaille" pour le Coin des Maisons de formation :

- Janvier :** Maison d'Alfred.
Postulats de Laprairie et de la Pointe-du-Lac.
- Février :** Noviciats et Scolasticats de Laprairie et de la Pointe-du-Lac.

Prière de faire parvenir les articles, avant le 15 de chaque mois.

1^{er} CONCOURS

Comment l'auteur dit-il dans "Nonni" :

- 1.— Le pont tout couvert d'eau ?
- 2.— *Les mêmes hommes veillaient.*
- 3.— Nous filions très vite.
- 4.— *Je regardais avec plaisir bondir les vagues.*
- 5.— Relève-toi vite.
- 6.— Heureusement je n'avais aucun mal.
- 7.— Il y avait des pommes de terre partout, sur le plancher de la cuisine.
- 8.— La viande et les légumes semblaient couverts de poussière de charbon.
- 9.— Il lançait un regard vers moi.
- 10.— J'étouffais sous le poids d'une grande inquiétude.
- 11.— Je devins subitement rouge.
- 12.— Le capitaine au gouvernail fit entendre sa forte voix.



Noël! la vie! la vie!

(Dialogue entre L'Abeille et l'un de ses jeunes Lecteurs.)



ENTREZ en esprit dans la grotte de Bethléem. Regardez ce bel enfant. Approchez-vous tout près, tout près de la crèche où il repose.

LECTEUR. — Est-il permis de baiser ses petites mains ?

A. — Oui, collez-y vos lèvres; car ce sont des mains mille fois bénies. Un jour, elles répandront à profusion les bienfaits : elles purifieront les lépreux, elles ouvriront les yeux des aveugles, elles ressusciteront les morts... Un jour aussi, elles seront percées de gros clous pour notre rachat. Oh ! prenez dans vos mains les mains de Jésus pour que les vôtres soient désormais plus saintes, plus dévouées, plus charitables.

L. — Puis-je parler au petit Jésus ? Va-t-il m'entendre ?

A. — Que dites-vous donc ? Vous entendre ?... Ne savez-vous pas qu'il est le Fils de Dieu fait homme ? C'est bien un enfant véritable, mais c'est l'Enfant-Dieu; il vous connaît par votre nom; il lit au fond de votre cœur; il vous aime comme personne ne vous aimera jamais, pas même votre mère.

L. — Vous l'avouerez-je, chère Abeille, je crains un peu de parler à Jésus, car j'ai commis beaucoup de péchés : voudra-t-il seulement me regarder ?

A. — *N'en doutez nullement. Il vous regardera avec amour; il vient pour nous rouvrir le ciel; il vient pour faire de nous tous ses frères.*

L. — *Ses frères ? ses frères ?... Dites-le moi, chère Abeille, est-ce vrai, bien vrai ?*

A. — *Quoi ! êtes-vous encore si ignorant de votre religion, de vos privilèges divins ? Oui, c'est on ne peut plus vrai. Jésus vient pour nous donner part à sa qualité de Fils de Dieu. Il est, Lui, proprement le Fils, et nous, nous serons des fils adoptés; son Père sera notre Père. Voyons, cher Lecteur, quelles sont les premières paroles de la prière que Jésus nous a enseignée ?*

L. — *Notre Père qui êtes aux cieux...*

A. — *Notre Père !... Réfléchissez à ces paroles quand vous les prononcez. Le jour de votre baptême, Dieu vous a adopté pour son enfant. Auparavant, vous n'étiez que sa créature misérable à cause du péché originel; mais Jésus-Christ a racheté votre âme au prix de son sang et il vous a donné à son Père. Vous êtes donc vraiment enfant de Dieu et frère de Jésus.*

L. — *Il est donc bien bon, ce cher Jésus ?*

A. — *Jésus, cher Lecteur, est tout amour et, ce qu'il demande de nous en retour, c'est que nous l'aimions. Vous ne pouvez pas vous imaginer la joie qu'un enfant donne à Jésus quand il lui adresse cette prière : O Jésus, je vous aime, et parce que je vous aime, je ne vous chasserai jamais de mon cœur par le péché.*

L. — *Pourquoi Jésus vient-il à nous ?*

A. — *Il vient pour nous donner la vie ou pour l'augmenter. Il est le tronc et nous sommes les branches. Séparés de lui par le péché mortel, nous sommes morts à la plus belle de nos vies, celle qui nous rend semblables à Dieu et dignes du Paradis.*

Oh ! cher Lecteur, si vous saviez comme Jésus a pitié des âmes mortes. Il les veut vivantes, vigoureuses, pleines de fécondité. Debout ! debout ! sortons du tombeau hideux de nos péchés !

L. — *Vos paroles, chère Abeille, me font rougir. Je devrais vivre en enfant de Dieu, en frère de Jésus-Christ; être pieux, doux, patient, charitable comme Jésus; hélas ! c'est le contraire que je suis. Je vous l'assure, j'ai honte d'approcher de la grotte du petit Jésus. Il est, lui, si doux, si obéissant, si pur, si charitable, et moi, si mauvais !...*

A. — *Si Jésus vous a fait son frère, ce n'est pas, certes, pour vous rejeter et vous abandonner. Il a vraiment pour vous un cœur de frère et de père; il nous le dit assez dans son Évangile quand il raconte la parabole de la brebis perdue et celle de l'enfant prodigue. Lorsqu'on a payé bien cher pour quelque chose, on y tient; Jésus a payé votre âme de son sang : voilà pourquoi il veut la sauver. Croyez donc à son amour infini; ayez confiance en lui; allez, allez vous jeter dans ses bras et sur son Cœur.*

L. — *Quels présents me conseillez-vous d'offrir à Jésus à Noël ?*

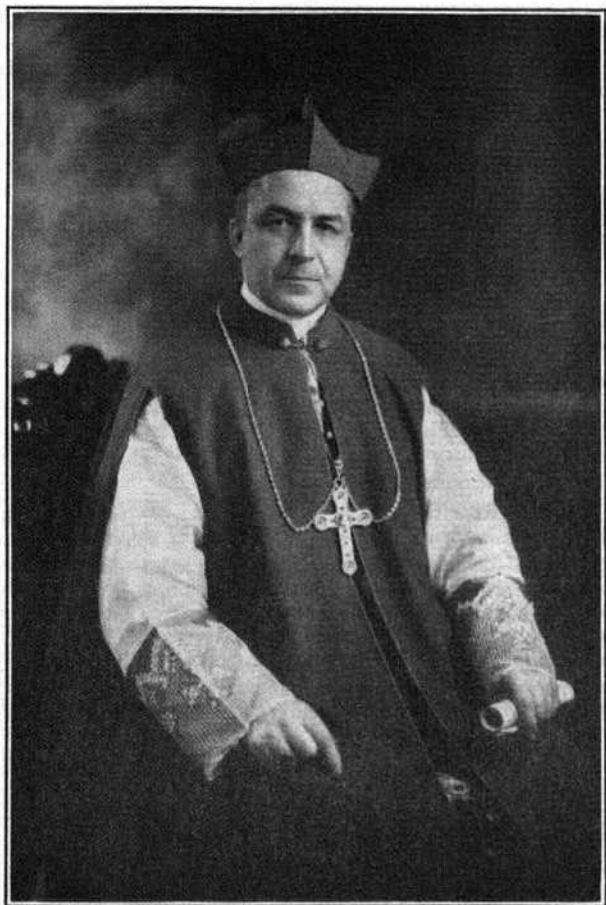
A. — *Le plus beau de tous les présents, celui qui fera à Jésus le plus grand plaisir, c'est une âme BIEN VIVANTE, une âme qui garde, comme son grand trésor, cette vie magnifique reçue au baptême, cette vie qui est une participation à la vie même de Dieu, qui nous rend semblables à Dieu et qui nous permettra de le voir face à face au ciel.*

Voyez comme tout rayonne de vie à la grotte de Bethléem. Jésus est la source de vie; c'est la vie qu'il apporte au monde et qu'il veut communiquer à chacune de nos âmes. Marie, sa Mère, est vivante; Joseph est vivant; les anges qui chantent la gloire du Nouveau-né sont vivants eux aussi. Vivants les bons bergers; vivants, à travers les siècles, tous les parfaits chrétiens.

La vie ! la vie ! Jésus veut la vie. Ah ! cher Lecteur, ne soyez pas une âme-cadavre, mais une ÂME TOUJOURS DÉBORDANTE DE VIE SURNATURELLE, DE VIE DIVINE.

F. CÉLESTIN-AUGUSTE





S. Exc. Mgr Anastase Forget
1^{er} évêque titulaire de Saint-Jean (Québec)
qui a bien voulu encourager la diffusion de "L'Abéille".

Cliché O. Allard
1394, Mont-Royal Est

LETTRE DE SON EXC. MGR FORGET
ÉVÊQUE
DE SAINT-JEAN-DE-QUÉBEC

Saint-Jean, 3 novembre 1934.

*Révérénd Fr. AUGUSTE, Instr. Chrét.
Rédacteur en chef de "L'Abeille"
Laprairie, P. Q.*

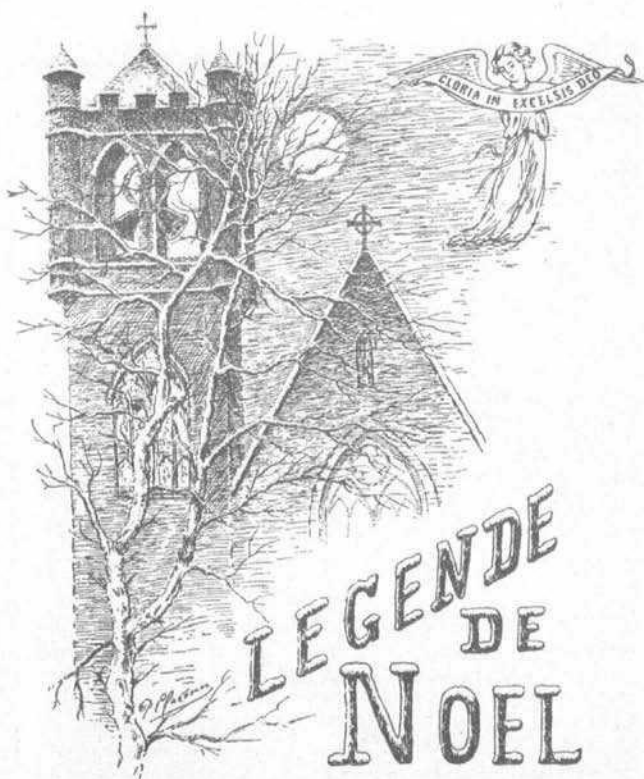
Mon Rév. Frère et cher Rédacteur en chef,

Votre revue "L'Abeille" entre dans sa dixième année. Cela vaut déjà un éloge. Si elle a pu ainsi durer, c'est que les lecteurs y ont trouvé plaisir et intérêt.

A la parcourir même sommairement, on se rend bien compte que les lecteurs n'ont pas tort. Faite particulièrement pour la jeunesse, elle présente tous les caractères propres à intéresser, à instruire, à émouvoir et à charmer l'enfant. L'utile s'y mêle à l'agréable, le plaisant au sévère, la leçon morale aux récits profanes ou légers. Des illustrations nombreuses, soignées et inspiratrices, y agrémentent les récits et leur donnent vie et force, en agissant sur l'imagination et en se greffant à la mémoire.

Je désire vivement que votre revue "L'Abeille" soit lue par toute la jeunesse écolière du diocèse, et par bien d'autres encore qui, à cette lecture, retrouveront les joies de leur jeunesse envolée. J'espère que les instituteurs et les institutrices, ainsi que MM. les curés, voudront vous seconder dans cette propagande pleine d'espérances.

† ANASTASE FORGET,
évêque de Saint-Jean.



DANS une bourgade du pays des Flandres, il y a de cela des siècles, chacun se préparait à fêter, suivant ses moyens, l'anniversaire de la Nativité du Christ.

Dans les demeures à encorbellement et à pignons aigus des riches bourgeois, les chambrières empressées préparaient les oies grasses à souhait et les chapons dodus, tandis que, dans les maisons plus humbles, les ménagères elles-mêmes coupaient en morceaux réguliers les aunes de boudins et mettaient à mijoter d'appétissantes soupes au lard.

En la seule demeure de Micheline, la pauvre veuve d'un honnête cultivateur, on ne se livrait à nul préparatif, tant la misère régnait au foyer de ce logis.

A peine si, dans la huche, il demeurait un morceau de pain bien rassis, et, dans l'âtre, deux maigres tisons que ne remplacerait nulle bûche de Noël.

L'aigre vent du Nord soulevait les cheveux blancs et se glissait sous les vêtements élimés d'un vieillard qui cheminait dans la campagne déserte.

Lentement, ce voyageur attardé, s'appuyait à son bâton et marchait très courbé vers la terre.

Parvenu à la bourgade, dont les lumières depuis un moment lui servaient de guide, il frappa en vain à plusieurs portes : chez M. le maire, on recevait de nombreux parents et amis, aussi riait-on trop fort pour entendre les coups timides que frappa à la porte le pauvre vieillard ; chez le riche bourgeois voisin, les chambrières distinguèrent fort bien le bruit du heurt qui fut soulevé deux fois, mais elles ne daignèrent pas abandonner les apprêts du réveillon.

La Martine, vieille paysanne aisée et méfiante, entr'ouvrit le judas de sa porte à gros clous, parlementa un instant avec l'inconnu, et finalement lui refusa l'hospitalité.

Et le mendiant, en poursuivant ses inutiles tentatives, se demandait sans doute s'il en serait réduit à coucher à la belle étoile, lorsque, parvenu à l'extrémité du village, il eut l'idée de frapper à la porte de Micheline.

Henrik, le fils de cette dernière, un bel angelot aux cheveux de chanvre, se hâta de tirer la chevillette, et devant le voyageur entr'ouvrit la porte vermoulue.

— Pour l'amour de Dieu, mes bonnes gens, dit le malheureux, ne me refusez pas l'hospitalité en cette nuit de Noël.

— Vous refuser l'hospitalité ! Pauvre homme, nous n'en sommes pas capables, répondit la paysanne, mais, hélas ! nous pouvons seulement vous offrir l'abri de notre toit, car en cette nuit joyeuse, où tous vont festoyer, nous ne partagerons avec vous qu'un morceau de pain très noir et très dur !

— Approchez-vous du feu, ajouta la veuve, tant qu'il brûle encore, car une fois ces tisons consumés... notre provision de bois sera épuisée....

Et, en parlant ainsi, la paysanne avançait un escabeau près du foyer, puis partageait en quatre le morceau de pain.

— Las ! mon Dieu, continua-t-elle, si vous fussiez venu il y a quatre ans, j'aurais eu le plaisir de vous offrir une hospitalité différente : alors nous étions aisés et heureux ; mon pauvre homme vivait encore ; il était laborieux, économe, et grâce à lui, nous ne manquions de rien... mais il nous a quittés après une

longue et coûteuse maladie ; épuisée à mon tour par la fatigue et le chagrin, j'ai dû garder le lit durant des semaines : notre champ, jadis fertile, fut abandonné aux ronces ; un créancier s'empara de notre vache et de nos moutons... la misère s'est installée ici, et, demain, je devrai mendier pour ne pas laisser mourir de faim mes angelots et moi-même !...

De grosses larmes coulèrent sur les joues de la jeune femme.

— Ne pleurez pas, maman, dit tendrement Henrik, bientôt je serai fort et je travaillerai beaucoup pour vous rendre l'aisance.

— Et moi aussi, je travaillerai, ajouta la petite Brigitte, en embrassant sa mère.

— J'ai connu, moi aussi, des heures bien dures, répliqua l'étranger... pour les miens surtout j'ai souffert....

Quel ne fut pas l'étonnement de la veuve, d'Henrik et de Brigitte, quand ils entendirent leur hôte ajouter :

— Chaque veillée de Noël, en souvenir de la soirée, où voici des siècles j'ai cherché vainement un abri pour une personne très chère, je parcours un petit coin du monde, heureux s'il m'est donné de soulager quelque misère chrétiennement supportée... Vous m'avez offert une place à votre foyer, vous avez partagé avec moi votre dernier morceau de pain... je veux, sur l'heure, récompenser votre charité....

— Henrik ! commanda le vieillard, prends une corbeille, va jusqu'au fond de votre jardinet, et près de la haie de houx, dans le trou que ta sœur et toi avez creusé en jouant, ramasse, pour me les apporter, quelques-unes des pierres noires et luisantes que vous fites sortir de terre.

Henrik, sans songer à ses habituelles frayeurs nocturnes, obéit, courut vers le petit enclos baigné des rayons de la lune, et eut tôt fait d'exécuter les ordres du mendiant.

Celui-ci, dont les haillons s'étaient subitement transformés en une blanche tunique, et dont le chef vénérable apparaissait ceint d'une auréole lumineuse, jeta les pierres noires sur les braises à demi-consumées de l'âtre. Ces pierres aussitôt s'enflammèrent et répandirent une douce chaleur.

— Ces pierres, dit le vieillard, dont le visage transfiguré exprimait une majesté indicible, se nommeront désormais de la houille et du charbon de terre ; elles seront extrêmement précieuses pour mille usages, surtout dans les pays où le bois est rare.

Sous votre jardin et votre champ, vous découvrirez un gisement important de ce combustible... exploitez cette mine, enseignez aux hommes l'usage et les propriétés de la houille... dont, plus tard, on fera jaillir une lumière brillante... et vous acquerrez une vraie fortune.

De cette fortune, souvenez-vous de faire bon usage, c'est-à-dire d'en distribuer une large part aux déshérités du monde... N'ayez garde d'oublier ce conseil, car le Christ, dont j'ai l'honneur d'être le père nourricier, se montre sans pitié à l'endroit des mauvais riches.

— Saint Joseph ! le père nourricier de l'Enfant Jésus ! l'époux de la benoîte Vierge ! s'écrièrent Micheline et ses enfants en tombant à genoux, comment avons-nous été jugés dignes de mériter sa protection !

Quand les pauvres gens se relevèrent, le saint visiteur avait disparu....

.....
Par la suite, Micheline et ses enfants acquirent de grandes richesses, mais, fidèles aux avis de leur bienfaiteur, ils se montrèrent constamment les pourvoyeurs des indigents et bons chrétiens, aussi Dieu, à l'heure de leur mort, les accueillit avec bonté et les plaça dans son beau paradis.

JEAN DE BELCAYRE





La première nuit de Noël

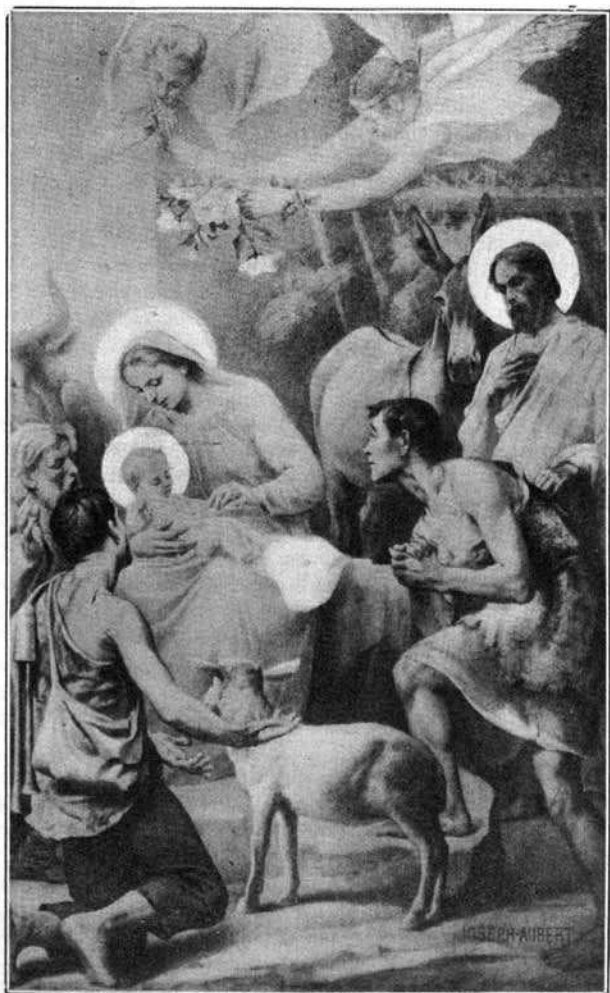
LE temps marqué de toute éternité pour l'apparition du Messie et le salut du genre humain était enfin arrivé. Un Ange l'avait annoncé à Marie et à Joseph. Or, d'après le prophète Michée, ce Messie devait naître à Bethléem, et cependant Marie vivait dans le pauvre village de Nazareth, distant d'environ soixante-dix milles (120 Km.) de l'endroit prédit comme lieu de naissance de Jésus.

Comment pourra se réaliser cette prophétie ? Il faudra que Marie et Joseph quittent leur ville et leur demeure. Mais quand leur faudra-t-il partir ? — Quelle raison donneront-ils pour satisfaire la curiosité de leurs voisins ? — Et puis, ce départ sera-t-il temporaire ou définitif ? — Au lieu de se troubler devant cette perspective, Marie et Joseph attendent en paix et avec confiance un signe de Dieu.

Admirons comment Dieu, qui arrange si bien toutes choses, y pourvut à temps ! Sur les entrefaites, un officier romain arriva à Nazareth pour y publier un édit de César-Auguste ordonnant le recensement de tout l'empire. Aux termes de cet édit, chacun devait aller se faire inscrire dans sa ville d'origine ; et comme Joseph et Marie étaient tous deux de la famille royale de David, ils devaient se rendre à Bethléem, la ville de David.

Tandis que la plupart des Nazaréens s'indignaient et murmuraient contre cet ordre venu d'un païen détesté, et appelaient de leurs vœux le Messie si désiré qui les délivrerait du joug romain, Marie et Joseph y virent le signe divin qu'ils attendaient.

Leurs préparatifs sont vite faits, car ils n'emportent que quelques objets d'absolue nécessité. Ayant fermé la porte de leur petite maison, Marie monte sur un âne que Joseph tient par la bride, et voilà nos voyageurs en route.



La première nuit de Noël

C'est l'hiver, la plus mauvaise saison de l'année. Le froid et les chemins difficiles rendent le voyage très pénible. Mais Marie et Joseph ne se plaignent pas.

La plus grande partie du trajet se fait en silence. De temps à autre, quelques paroles d'encouragement, quelques allusions au grand événement attendu rompent la monotonie de leur marche. Leur attitude modeste et recueillie forme un contraste saisissant avec celle des autres groupes de voyageurs qui les dépassent en chemin.

Le soir, au moins, apportera quelque repos à nos voyageurs fatigués. Hélas ! le plus souvent Marie et Joseph trouvaient les hôtels ou les caravansérails déjà pleins des voyageurs mieux équipés qui les ont devancés en chemin et ils doivent se contenter d'abris de fortune.

Vers le soir du quatrième jour, ils arrivèrent en vue de Bethléem qu'ils atteignirent à la tombée de la nuit. Au tumulte régnant dans la cité royale, Joseph comprit qu'il arrivait encore trop tard. Les hôtelleries et les maisons regorgeaient d'étrangers, car les riches avaient d'avance retenu leurs places et il n'en restait plus pour les pauvres.

Vainement Joseph chercha un abri pour la nuit. Ni la vue de Marie, épuisée de fatigues, ni l'offre des quelques pièces d'argent qui restaient à Joseph ne leur ouvrirent une porte hospitalière. C'était partout la même réponse : "Il n'y a plus de place."

Joseph en était consterné, car la nuit s'en venait rapidement. Une larme furtive roula de ses yeux. Marie, qui s'en aperçut, lui sourit affectueusement, et Joseph, réconforté, sortit de cette ville inhospitalière.

Tenant d'une main l'âne par la bride, et de l'autre une lanterne pour éclairer leurs pas au milieu des ténèbres, Joseph finit par découvrir, sur le flanc d'une colline, une grotte dont l'ouverture donnait sur la route.

C'est là qu'il s'arrêta pour passer la nuit. En y pénétrant, il vit que c'était une étable, déjà occupée par un bœuf. La lanterne, accrochée au mur, laissa voir un réduit d'une malpropreté sordide. Marie s'en contenta et se retira dans le coin le moins sale pour continuer sa prière de plus en plus fervente à mesure que l'heure solennelle approchait.

C'est dans ce lieu répugnant et malsain, mais désigné par Dieu de toute éternité, que le Messie vint au monde vers l'heure de minuit.

Marie contempla son cher nouveau-né en le serrant contre son cœur ; puis l'enveloppant de langes elle le posa dans une crèche, sur une poignée de paille.

Alors Marie et Joseph se prosternèrent pour adorer, en cet humble enfant, le Messie désiré depuis si longtemps. Tous deux Le regardaient, Le contemplaient et s'étonnaient qu'un Dieu si grand se fût fait si petit et si humble par amour pour les hommes.

Comme ils durent être reconnaissants au bœuf et à l'âne de réchauffer, de leur chaude haleine, les membres grelottants du petit Jésus !

A cette même heure, des bergers occupés à garder leurs troupeaux dans un champ situé à environ un mille de Bethléem, furent soudain enveloppés d'une vive lumière et saisis d'une grande frayeur. Mais un Ange les rassura, disant : "Ne craignez point, car je vous annonce la bonne nouvelle d'une grande joie pour vous et pour tout le peuple. Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur : c'est le Christ, le Seigneur ! Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un Enfant, enveloppé de langes et couché dans une crèche."

Au même instant, une troupe de la milice céleste se joignit à l'Ange pour chanter : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et, sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté !"

Lorsque les anges eurent cessé leur chant et se furent retirés dans le ciel, les bergers se rendirent en hâte à Bethléem et trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche.

En le voyant, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit au sujet de l'Enfant. L'ayant adoré, ils s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu !

Quelles sublimes leçons nous pouvons tirer de cette première nuit de Noël !... Admirez tout d'abord la soumission de Marie et de Joseph aux ordres qui leur sont données par l'autorité légitime, bien que païenne. Avec quelle patience et quelle résignation ils acceptent, sans murmurer, et d'un cœur joyeux, les souffrances et les épreuves de ce rude voyage accompli en hiver ! — Comment acceptons-nous les diverses épreuves qui nous viennent de Dieu ou de ses créatures ?

Jésus est venu sur la terre pour nous racheter et nous montrer le vrai chemin du ciel par ses exemples et par son

enseignement. Sa première action, à son entrée dans ce monde, fut la pratique de la pauvreté la plus extrême que l'on puisse imaginer. Sa première parole, dans le sermon sur la montagne, sera l'éloge de la pauvreté. Est-il un homme qui ait connu un tel dénuement ? — Est-il ici-bas, quelque chose de plus précieux que cette pauvreté, que cet abaissement dont Jésus nous donne l'exemple, mais que les hommes redoutent tant ?

Si tous ceux que la crise actuelle a frappés et réduits à une pauvreté plus ou moins grande, méditaient davantage sur les leçons que Jésus nous enseigne de sa crèche en cette nuit de Noël, comme ils en retireraient du courage pour supporter leurs dures épreuves ! La pensée qu'ils ressemblent à Jésus, le grand Dieu de l'univers, les consolera et leur aidera à amasser d'immenses mérites pour le ciel.

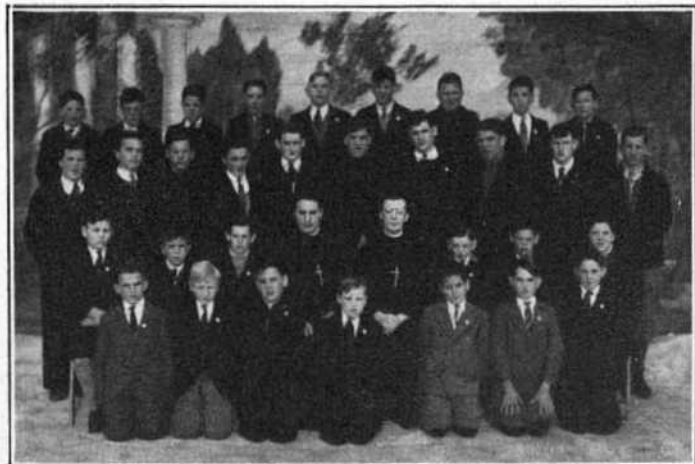
Quels sont ceux à qui N.-S. se manifeste tout d'abord ? A d'humbles bergers, gens très pauvres, appartenant à une classe méprisée, qui doit peiner du matin au soir pour subvenir à ses modestes besoins. Plus tard ce sont encore d'humbles et de pauvres pêcheurs qu'Il choisira pour ses apôtres et pour fonder son Eglise. Sa prédilection, décidément, est pour les humbles, les pauvres, les déshérités d'ici-bas. Quelle consolation pour eux !

Vous tous qui lisez ces lignes, rappelez-vous que ce même Jésus passe encore au milieu de nous ; il demande l'hospitalité de notre cœur. N'imites pas les habitants de Bethléem qui lui disaient : "Il n'y a pas de place pour vous". Ne ressemblés pas non plus à ces mauvais catholiques qui consentent à le recevoir le jour de Noël, parce que c'est l'habitude, et qui le mettent bientôt hors du misérable réduit de leur cœur pour se livrer de nouveau à leurs amusements, à leurs passions.

Pendant l'Avent, préparez vos cœurs à sa venue. Travaillez à vous corriger de vos défauts ; pratiquez quelques mortifications ; privez-vous de certaines friandises au profit des missions ou des pauvres ; habituez-vous à mieux faire vos prières et à vivre toujours en état de grâce, et alors, à la prochaine nuit de Noël, Jésus sera heureux de descendre dans vos petits cœurs si bien préparés. Soyez sûrs qu'Il ne se laissera pas vaincre en générosité. Il vous comblera de ses grâces et accordera tout ce que vous Lui demanderez pour vous, pour vos bons parents, ainsi que pour vos chers Maîtres et Maîtresses.



ECOLE DE DOLBEAU
7^e et 8^e : Professeur, F. DÉSIRÉ



ECOLE DE DOLBEAU
5^e et 6^e : Professeur, F. TITE

Le Frère Norbert-Félix

(ROLAND ROBITAILLE)

“Servir Dieu, c'est régner.”

L'*Abeille* du mois de novembre a annoncé le décès du Frère Norbert-Félix. Notre but aujourd'hui n'est pas de donner une notice biographique complète du cher défunt, mais de faire ressortir les leçons salutaires qui se dégagent d'une vie consacrée tout entière à “vivre sa vocation”.



Il est tombé sur la brèche, face au devoir. C'était son désir. Le 9 octobre, huit jours avant de mourir, il écrivait à un ami : “Ma santé n'est pas parfaite; j'ai été trop fortement ébranlé. Je vais faire ce que je pourrai...” Ce qu'il pouvait faire, grâce à son énergie indomptable, était étonnant. Quelle leçon dans un temps où tout est mesuré à l'aune de l'amour-propre, où le désintéressement n'est connu que de nom, pendant que partout on érige des autels à l'égoïsme.

Je le connus tout jeune écolier. Une certaine lenteur accompagnait la démarche et donnait à sa physionomie un cachet de gravité dont les enfants ne sont pas coutumiers.

La voix était grave, comme le port général de sa personne. Ses yeux respiraient la franchise même, et il les braquait sur l'interlocuteur avec tant

de naturel qu'on en était impressionné. Une timidité native, qu'il saura transformer en vertu, formait le fond de son tempérament; il ne s'en départira jamais. “Je me souviens l'avoir vu surveiller pendant les récréations, écrit un confrère; son aspect timide et un peu austère, au début, mettait à la gêne de part et d'autre. La conversation s'engageait-elle, on était conquis dès les premières paroles”.

Les registres de notes de l'Ecole Lamennais mentionnent son nom dans les toutes premières places. De 1913 à 1918, année de son départ pour le Juvénat de Plattsburg, il n'apparaît pas une seule fois au-dessous du cinquième rang.

Le cœur était d'une bonté tendre sans mièvrerie; la conscience d'une extrême délicatesse, révélait le travail profond d'une mère qui se souvient des paroles que le ministre de Dieu a prononcées au pied des autels, ratifiant une union sainte : "Vous élèverez vos enfants, plus pour l'héritage du ciel que pour l'héritage de la terre".

Sollicité par la grâce, encouragé par l'exemple fraternel d'un aîné, le jeune Roland manifestait, en avril 1918, son désir d'entrer chez les Frères de l'Instruction Chrétienne, et voyait peu de temps après son désir exaucé.

Ce que furent ses années de probation, nous ne pouvons le dire. Il dut s'y plaire. L'atmosphère d'une maison de formation convenait à sa nature méditative et à son amour de la paix. Il l'écrivait le 9 octobre dernier, dans la lettre précitée : "Si vous fondez un petit Juvénat dans un *endroit tranquille* je donne mon nom. La vie des maisons de formation, avec la *paix qui les caractérise* et leur *recueillement*, m'a toujours plu."

Les quelques notes qu'il a laissées permettent de suivre presque pas à pas cette ascension non interrompue d'une âme toute à son Dieu.

Elles sont courtes, succinctes. Un trait souligne les mots importants. Sans hésitation, il va à la source du mal, en dépit de la nature qui regimbe parfois. Peu lui importe les révoltes de l'orgueil, de l'amour-propre ou de la sensualité : il s'est formé un idéal qu'il veut réaliser. "Montons, mon âme" ! "Allons, toujours plus haut" ! "Mon Dieu, élevez-moi vers les hauteurs"... Ces mots d'ordre se trouvent à chaque page de ses calepins de notes, et sont comme des objurgations qu'il s'adressait à lui-même.

Mais, avant d'indiquer le trait principal de sa personnalité morale, laissons les confrères et les disciples juger le Frère Norbert-Félix.

Tous sont unanimes à louer sa charité, sa délicatesse, sa patience en classe et son esprit surnaturel.

"Bien que souffrant, écrit l'un d'eux, le Frère Norbert savait prendre part à la vie de communauté et rire de bon cœur. Ses confrères se rappellent avec plaisir les mémorables parties des jours de congé, les promenades, ... pendant lesquelles d'innocentes malices, — qu'il savait si bien prendre, qu'il provoquait souvent — faisaient fuser le franc rire et s'évanouir l'humeur morose". Aussi, pendant un court séjour qu'il fit à l'infirmerie, le Frère Infirmier pouvait dire : "Avec le Fr. Norbert, ce n'est plus une infirmerie, c'est un paradis".

Un plus jeune raconte sa première entrevue avec le Fr. Norbert. "Le Frère Directeur étant absent, ce fut lui qui vint me recevoir. Il m'expliqua que mon désir venait de Dieu. Il se montra très aimable pour moi, me fit visiter le collège et ses dépendances. Son souvenir est toujours resté fixé dans ma mémoire, et ce fut pour moi un réconfort dans les temps difficiles."

(A suivre.)



PRIE

COMMUNIE



SACRIFIE-TOI

SOIS APOTRE

GOIN DU GROISE



Intention du mois : *La formation de la jeunesse à l'action sociale.*

L'EGLISE, pour remplir sa mission, a besoin du concours actif de tous ses enfants. Les jeunes gens ont, d'ordinaire, beaucoup d'influence sur leurs camarades. Ils les enrôlent facilement dans des associations sportives; ils leur font adopter, sans efforts, une mode nouvelle de cravate, de chapeau, une manière originale de porter le mouchoir dans la poche du veston et même de fumer une cigarette. Pourquoi n'emploieraient-ils pas leur influence à rendre meilleurs leurs compagnons de travail ou d'amusements ?

Pour exercer avec fruit l'apostolat, la bonne volonté ne suffit pas toujours: il faut *la manière*, c'est-à-dire savoir employer les moyens qui réussiront avec tel ou tel caractère, pour faire accepter une vérité et les conséquences qui en découlent. Il faut surtout, chez l'apôtre, l'enthousiasme qui communique le feu sacré aux camarades. Que la jeunesse se prépare donc à fournir sa part de labeur dans le champ du Père de famille; qu'elle suive avec docilité les directives de ses chefs: les évêques et les prêtres; que débordante de générosité, elle dépense les talents que Dieu lui a départis à rendre plus chrétien son entourage. Voilà la formation sociale que l'Eglise souhaite à tous ses fils. Puisse-t-elle la trouver chez ceux qui ont fréquenté nos écoles paroissiales !

L'A. C. J. C. et la J. O. C. sont, au Canada, les deux principales œuvres de formation à l'action sociale. Prions le Sacré-Cœur d'inspirer à un grand nombre de jeunes la résolution d'entrer dans ces groupements. Là, ils trouveront lumière, exemple, encouragement et, guidés par les prêtres directeurs de ces cercles, ils exerceront un apostolat discret mais combien fécond !

L'action sociale commence à l'école, par le bon exemple, par la prière en faveur des intentions recommandées, par la coopération généreuse aux œuvres de l'école ou de la paroisse : Sainte-Enfance, Saint-Vincent de Paul, Brigade de Sécurité, etc. Les membres du chœur de chant et du sanctuaire font de l'action sociale. Qu'ils comprennent de plus en plus leur rôle et soient l'édification de leur paroisse.

“Les endroits où l'on dépense son cœur ne sont jamais tristes” dit l'auteur de *SERVIR*. L'exercice de l'apostolat sera donc source de bonheur. Il sera aussi cause de sanctification pour l'apôtre, car pour faire du bien autour de soi, il faut d'abord en avoir fait à soi-même; c'est-à-dire que, pour porter le prochain à une vie plus parfaite, il faut s'être amélioré soi-même par une vie plus pure, plus pieuse. Les rosiers font les roses, les saints font les saints. Le bon saint Vincent de Paul dit : “Dans les œuvres de Dieu, je craignais plus les moyens humains que le diable.” On doit donc compter moins sur sa propre habileté que sur l'aide de Dieu. C'est dans l'Hostie que l'apôtre puisera l'énergie et le savoir-faire qui assureront le succès de son apostolat.

En union avec tous les Croisés de l'univers, demandons à Dieu que la jeunesse catholique comprenne son devoir social et se prépare activement à coopérer avec l'Eglise au renouveau chrétien dont le monde a tant besoin.

Intention missionnaire : *La conversion de l'Archipel Malais.*

Le groupe d'Iles situées au sud des Indes et habitées par des peuples de race brune, porte le nom d'Archipel malais. C'est environ 50 millions d'âmes qui ne profitent pas encore des grâces de la Rédemption. Le cœur du Pasteur suprême saigne en songeant à cette multitude de brebis qui vivent loin du berceau et très exposées à ne jamais se délecter dans les pâturages éternels. Que notre pensée se porte souvent, durant ce mois, vers ces peuples esclaves de Satan, et que nos prières, nos sacrifices et nos communions hâtent le moment de leur entrée dans la famille du Christ Rédempteur.



Echos des maisons de formation

La Pointe-du-Lac

NOVICIAT ET SCOLASTICAT SAINT-JOSEPH

Départ. — Ce soir-là, une émouvante cérémonie nous réunit à la chapelle. Deux âmes vaillantes, sorties de nos rangs, allaient bientôt nous quitter pour les lointaines missions d'Haïti et d'Ouganda. Qu'elles dilatent donc les âmes, ces paroles empreintes de maternelle tendresse, par lesquelles l'Eglise invite ses apôtres à porter au loin la Bonne Nouvelle ! La parole chaude et vibrante de M. l'Aumônier fit tressaillir nos cœurs; la noble et sublime beauté du sacrifice généreux et total de toutes ces choses qui rivent à la terre nous apparut dans toute sa splendeur.

Dès les jours suivants, les Frères Félix-Charles et Fulgence nous quittaient, le premier pour l'Angleterre, où il doit passer trois ans, avant de se rendre en Ouganda; le second, pour notre mission d'Haïti. Qui dira l'émotion qui étreignait ces cœurs généreux au moment où ils nous firent leurs adieux ? On s'en souvient encore au Noviciat ! Ce fut une scène bien simple, mais combien fraternelle !

Cette semence généreuse lèvera-t-elle dans nos cœurs, et suscitera-t-elle parmi nous, de nombreux missionnaires ? Sans nul doute ! Un tel départ marque de son empreinte, les âmes de ceux qui restent. Chez certains, surtout, un secret désir naît, grandit et se fortifie : c'est une résolution, bientôt : *"Je serai missionnaire, moi aussi !"*

C'est grande fête au Noviciat. — En un instant, la salle spacieuse revêt ses plus beaux airs de gaieté : banderoles, drapeaux, fougères, fleurs, tout s'harmonise en un gracieux décor. Les figures sont rayonnantes de joie; les yeux ardents trahissent l'attente des cœurs. Que va-t-il donc se passer ? Ce sont des cœurs délicats et affectueux qui désirent fêter leur Père

bien-aimé : comment ne déborderaient-ils pas d'allégresse ? Tenez, le voici qui entre, tout heureux, lui aussi, de la joie de ses enfants...

Au Cher Frère Théoctène-Marie, notre Maître vénéré, disons : "Longue vie ! De bien nombreuses années encore, à la tête du Noviciat qu'il dirige avec tant d'âme, de zèle et de sagesse !"

LA CROIX DU "SOUVENIR".

1934 ! Le 4^e centenaire de la découverte du Canada ! Des croix, des monuments surgissent à cette occasion, de différents points de notre pays. Les Scolastiques-normaliens de La Pointe-du-Lac, sous la direction du C. F. Germain-Edouard, voulerent, eux aussi, commémorer le geste historique de Cartier élevant une croix sur le rivage de Gaspé. C'est pourquoi, face à l'étang, tout près du Saint-Laurent majestueux, il y a depuis peu, ... une grande croix, ornée de l'écusson aux trois fleurs de lys. Elle est belle dans sa simplicité; elle parle au cœur des hôtes de la Maison, la croix du "Souvenir". N'a-t-elle pas été, en effet, l'objet d'une touchante cérémonie religieuse et patriotique ?

C'était par une radieuse journée de novembre. La Communauté, ainsi que les étrangers qui s'étaient joints à elle, groupés à la petite baie qui portera désormais le nom d' "Anse-à-Cartier", eurent quelques instants l'illusion de revivre l'émouvante et glorieuse scène de 1534. On vit donc le "vaisseau-amiral" s'arrêter au milieu de l'étang; le hardi malouin et sa suite, revêtus du costume de l'époque, descendre dans une chaloupe et pointer vers la petite baie; un canot, monté par quelques sauvages, surgir soudain au moment de l'atterrissage; le dévoilement de la croix par Cartier; la cordiale réception faite aux Sires par les naturels du pays; l'ébahissement bien compréhensible de ceux-ci à la vue des costumes étranges, leurs gestes majestueux et fort significatifs, une vraie scène de "pageants", quoi, au dire des connaisseurs ! Qu'il nous soit permis, ici de témoigner toute notre gratitude à Monsieur le Supérieur du Séminaire des Trois-Rivières, ainsi qu'au Cher Frère Directeur de Saint-Marc-de-Shawinigan, qui eurent l'obligeance de nous prêter les très jolis costumes que tous admirèrent lors de notre petite fête !

Cartier s'avance : "Je reviens au Canada aux jours glorieux de l'automne. J'y retrouve les mêmes lieux, mais peuplés, défrichés et mis en valeur par la main de l'homme. J'y retrouve des fils de France au nombre de 4 millions ici même, tandis que 2 millions vivent aux Etats-Unis, où ils consacrent leurs efforts à faire mieux connaître et aimer le génie français. Si,

maintenant, je porte mes regards vers des étendues dont je n'avais qu'à peine soupçonné la grandeur, je découvre neuf provinces couvertes de hautes montagnes, de plaines fertiles, de grands lacs, de fleuves géants"....

Ce fut ensuite la bénédiction de la croix par Monsieur l'Aumônier et les discours de circonstance prononcés avec âme par Monsieur l'Aumônier lui-même, par le Cher Frère Sous-Visiteur et par un tout petit Juvéniste. On sut entremêler des chants patriotiques : "Jadis, la France sur nos bords..." "Quand le vaillant Cartier et ses marins hardis..." avec de jolies déclamations de chez nous : "Les lys", "Patrie intime", "Le vieux parler", "A Brébeuf et à Lallemand", "Dans l'immortalité...". De tous ces discours marqués au coin d'un patriotisme éclairé et d'une foi enthousiaste, retenons les lignes suivantes, chers petits Lecteurs :

"Transportons-nous par l'imagination à l'année 1534, sur les rives de la baie Gaspé; Cartier et ses hommes abordent en canots. L'enthousiasme transporte ces rudes Bretons. Genoux en terre, ils baisent ce sol qui déjà répond au nom de Nouvelle-France. Le découvreur se sent inspiré : dans un geste quasi-sacerdotal, il commande d'élever une croix....

"Par ce geste fatidique, il semble présager les futures destinées du pays qu'il vient de découvrir. Je vois déjà des milliers de croix surgir du continent, tout un peuple grandir à l'ombre de cette croix dont la semence féconde atteindra des proportions gigantesques. Ce geste de Cartier inscrit en lettres d'or sur le premier feuillet de notre histoire les mots sacrés : "Religion et Patrie".

O notre histoire, écrin de perles ignorées,

"Je baise avec amour tes pages vénérées!"

"Et maintenant, après quatre siècles, la croix scintille toujours sur le haut des clochers; elle s'élève encore le long des chemins et veille sur le repos de nos chers disparus....

"Quant à l'avenir, jeunes Normaliens, c'est vous qui le créerez. De par votre vocation, constitués apôtres de l'enfance, cultivez en vous l'esprit missionnaire ! Il règne déjà parmi vous, puisque cette année encore, deux des vôtres sont allés sous d'autres cieux, planter la croix du Christ.

"Puis, travaillez sur notre propre sol à élever le niveau moral de notre peuple. Il vous sera donné bientôt de jeter la bonne semence dans de petits cœurs canadiens. Que votre idéal soit d'y imprimer, en même temps que le signe auguste de notre foi, l'amour et le culte de l'idiome gaulois, de cette langue claire et limpide qu'ont parlée nos aïeux."

Tels sont les enseignements, qu'en ce jour la Communauté reçut aux pieds du monument du "Souvenir". C'est fréquemment que, désormais, nous irons auprès de la grande croix puiser aux sources ancestrales l'esprit apostolique et patriotique de nos aïeux. Elle fera partie de la famille, la croix; son ombre, se mêlant à celle des ormes séculaires, apportera la note religieuse sur la surface paisible de notre étang...

Les ombres des héros, dit-on, demeurent parfois inconsolées. A l'encontre de tant d'hommes célèbres dont l'œuvre a été gâtée par la postérité, Jacques Cartier peut dormir en paix au milieu des bienfaiteurs de sa patrie. Il en est ici qui... SE SOUVIENNENT.



POINTE-DU-LAC
L'ARRIVÉE DE CARTIER

VARIÉTÉS

Francs comme l'épée

1. — Pendant la Révolution Française, le PÈRE FIRMIN, Carme, fut arrêté et emprisonné à Amiens. Les juges, voulant le sauver, lui firent entendre qu'il n'avait qu'à déclarer qu'il ignorait les décrets portés contre les prêtres insermentés. Le saint religieux refusa de conserver la vie, même au prix d'un faux-fuyant : "Je puis mourir" leur dit-il tranquillement, "mais non trahir la vérité." Et il périt sur l'échafaud.

2. — Le général de LAMORICIERE disait au capitaine Bugeaud en 1831 : "Je mourrai, je l'espère bien, sans avoir menti."

3. — JEANNE D'ARC interrogée sur sa mission, répondait : "Si je disais que Dieu ne m'a pas envoyée je mentirais, et mentant je me damnerais".

3. — GUY DE FONTGALLAND répétait avant sa mort : "Je n'ai jamais fait un mensonge; j'ai trop horreur du *pas vrai*." Il avouait préférer de souffrir du mal de dents, seule douleur connue de lui, que de dire : "Maman est sortie" quand elle ne voulait pas recevoir.

5. — Le général de MAUD'HUY, après la mort de son fils tué à la guerre, en octobre 1916, à vingt ans, écrivait : "Je puis vous dire que mon fils est mort sans avoir menti une fois dans sa vie; c'est de cela que je suis le plus fier."

6. — Saint JEAN de KENTI allait de Bologne à Rome, quand il fut dévalisé par des voleurs. Avant de le quitter, ils lui demandent s'il n'avait plus rien et il répond : Non. Mais, après avoir fait quelques pas, il s'aperçoit qu'il possède encore quelques pièces de monnaie, rappelle les voleurs, et pour ne pas manquer à la vérité les leur remet. Ceux-ci furent tellement touchés de cette naïve sincérité qu'ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient volé.

7. — Le jeune WASHINGTON tout enfant, enleva l'écorce d'un cerisier d'une espèce rare auquel son père tenait beaucoup, et occasionna la mort de l'arbre. "Ah ! que je voudrais", dit le père "connaître le coupable !" — C'est moi père." — Embrasse-moi, mon enfant; la franchise a plus de valeur à mes yeux que n'en pourraient avoir mille cerisiers plus rares."



ECOLE DE LOUISEVILLE
Huitième année : Professeur, F. OSWALD



ECOLE DE LOUISEVILLE
Septième année : Professeur, F. BERTIN

NONNI

PREMIÈRES AVENTURES

RÉSUMÉ DES CHAPITRES DÉJÀ PARUS. — Nonni, petit Islandais de douze ans ira étudier en France grâce à la générosité d'un riche bienfaiteur. Quitter sa patrie, sa maman, sa sœur Bogga, son frère Manni, voilà de grands sacrifices. Il part sur le "Valdemar", petit voilier du capitaine Foss, pour Copenhague. De là Nonni se rendra dans la ville d'Avignon, en France, où il séjournera. Le pilote et le capitaine s'intéressent à l'enfant. Owe, le petit cuisinier danois du bord, devient son grand ami. Les aventures commencent dès la première nuit à bord : le navire danse sous la poussée d'un vent furieux soufflant en tempête.

TIENS, déjà ? Fais attention, sans quoi tu ne pourras pas souper. Tu ne sais pas ce que ça veut dire ce malaise ? Tu vas avoir le mal de mer, tout simplement. Va vite au grand air et tiens-toi près du mât. C'est là qu'on sent le moins les mouvements du navire. Puis, tu ne risques pas d'être atteint par la grande vergue, lorsqu'on vire de bord et qu'on tourne la voilure. Bouge tout le temps; aie bien chaud; mais, surtout, reste gai. C'est le meilleur remède contre le mal de mer et d'ailleurs contre toutes les maladies.

Mais vas-y maintenant ! Dépêche-toi ou ce sera trop tard !"

Je me levai donc, tapai sur l'épaule d'Owe, en le remerciant de ses sages conseils, et m'en fus sur le pont tout ruisselant d'eau.

Il ne faisait pas bon dehors.

Malgré le vent du nord, piquant, un épais brouillard cachait les montagnes, sauf quelques massifs plus proches à l'est.

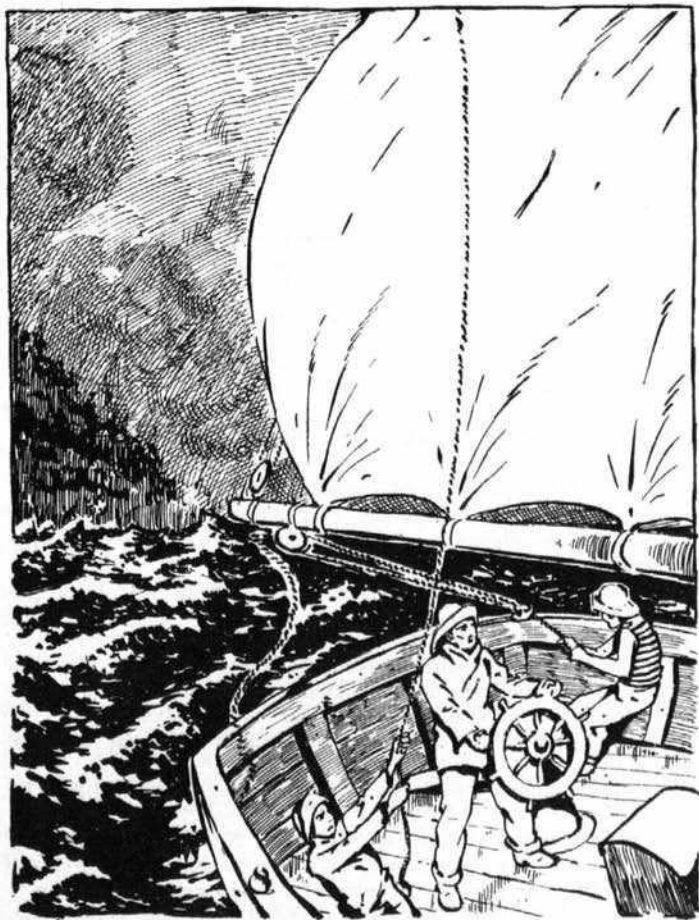
Les mêmes hommes étaient en faction : aux voiles deux matelots, le capitaine au gouvernail; celui-ci trempé de la tête aux pieds. Son chapeau et ses vêtements luisaient d'eau salée, dans la clarté de la veilleuse, près du compas.

Nous marchions vite, et quand le vent donnait en plein dans les voiles, nous allions littéralement comme la flèche.

Suivant la recommandation d'Owe, je me mis à battre la semelle au milieu du pont pour me réchauffer, tout en contemplant avec un réel plaisir le jeu grandiose des vagues.

Ah ! cette fois, au moins, il s'agissait d'une vraie traversée à la voile, d'un périlleux voyage en mer !

Tout malaise avait disparu. Je me sentais si joyeux que je me mis à causer avec celui des matelots qui était près de moi.



*Ah ! cette fois, il s'agissait d'une vraie traversée à la voile,
d'un périlleux voyage en mer.*

La rude voix du capitaine éclata tout à coup. "Eh ! dis donc, petit, n'approche pas des hommes !"

Effrayé, tout honteux de cette rude apostrophe, bien vite j'eus regagné ma place près du mât.

"C'est étrange, pensai-je. Pourquoi ne puis-je pas m'entretenir avec l'équipage ? Quel peut en être l'inconvénient ? Owe me renseignera."

Je me rendis dans la cambuse : "Dis-moi, Owe ; le capitaine vient de me gronder parce que je conversais avec un des matelots. Est-ce défendu ?

— Comment, tu parlais aux hommes ? Tu ne sais donc pas que c'est absolument interdit, quand ils sont à leur poste.

— Fort bien, repartis-je à mi-voix ; mais comment l'aurais-je deviné ?"

Je jugeai prudent de rester près d'Owe, à babiller avec lui, pendant qu'il préparait le souper.

Le mal de mer était complètement oublié.

IX. — PREMIÈRE AVENTURE. — PREMIÈRE NUIT À BORD.

De nouveau, je m'installai sur le *plot* de bois.

Owe avait presque fini de préparer le repas et je me réjouissais à l'idée d'aller m'asseoir en bas, dans la cabine, à la table du capitaine.

Soudain, je me sentis projeté en l'air. Tous les objets qui m'entouraient, y compris mon siège, se mirent à danser et la cambuse oscilla.

Sans avoir eu le temps de me ressaisir, je trébuchai, heurtant et entraînant dans ma chute, côtelettes et pommes de terre. Je me retrouvai, l'instant d'après, le nez sur le plancher.

Les plats brisés et leur contenu gisaient pêle-mêle dans la poussière.

J'aurais donné gros à qui m'aurait dit comment réparer le désastre.

"Pour l'amour de Dieu, qu'as-tu fait, Nonni ? s'écria Owe, consterné. Relève-toi prestement. Il s'agit de remettre tout ça en ordre, avant que personne n'entre et ne découvre ce malheur."

Par chance, j'étais indemne. Owe, de son côté, reprit vite son sang-froid. Fermant avec soin la porte pour éviter toute surprise, il me pressa de rassembler avec lui les morceaux épars du "succulent repas".

Les côtelettes retrouvées s'alignèrent bientôt sur un plat propre. Quant aux pommes de terre, ce fut plus compliqué : elles décoraient tous les coins ! Nous les y dénichions à grand'

peine. Enfin, elles aussi furent sauvées du désastre, mais en quel état ! Viande et légumes semblaient roulés dans le poussier, le sable, mille saletés.

C'était lamentable ! Abattu, près d'éclater en sanglots, le pauvre Owe contemplait son diner.

Et qui donc accuser en cette mésaventure ? Moi, personne d'autre.

En distrayant l'aimable cuisinier, je l'avais empêché de prendre garde au moment où le navire tournait et se couchait de l'autre côté.

A la suite d'un coup de vent, le bâtiment avait viré plus tôt qu'on ne pouvait le prévoir : d'où la catastrophe.

Je sentais trop ma faute pour ne pas vouloir de toutes mes forces la réparer.

Chacun prit un couteau et se mit à râcler les côtelettes. Puis, ce fut le tour des pommes de terre : ouvrage déjà plus délicat, mais rien ne pouvait rebuter notre ardeur.

Nous n'avions pas encore fini que des pas s'arrêtaient sur le seuil.

Owe se retourna effrayé : au même instant la porte s'ouvre. C'était le pilote.

"Hé là, maître-queux, dit-il, pourrons-nous bientôt goûter au rôti ?

— Oui, Monsieur le pilote, je sers dans une minute."

Au lieu de se retirer, le pilote fit un geste pour écarter Owe qui s'était campé devant la porte et tendit le cou pour voir qui se trouvait encore là.

"Malheur, pensai-je, il va tout voir ! Ah ! pour ça non ! Il faut tirer Owe de ce mauvais pas."

Je me précipitai vers le marin, en m'écriant d'un ton pompeux et si naturel que j'en fus moi-même étonné : "Oh ! comme je suis content de vous retrouver ! Je vois la vie en rose maintenant ! C'est tout à fait drôle de naviguer à la voile. Mais dites-moi donc, quelles sont ces montagnes, à l'ouest ?"

Tout en parlant, je l'entraînai amicalement au-delà du seuil. Owe referma la porte sur nous : il pouvait ainsi continuer en paix son nettoyage.

Je respirai.

Le pilote me félicita d'avoir retrouvé mon entrain et chercha des montagnes à l'ouest. Mais elles avaient disparu dans le brouillard.

Un peu étonné de mon attitude, il me demanda pourquoi je m'intéressais tant à ces montagnes.

Heureusement, je pus lui répondre en toute franchise que Modruvellir, ma ferme natale, était dans cette région.

Pendant que nous causions ainsi, la voix du capitaine retentit au gouvernail :

— "Pilote !

— Capitaine ?

— Il est temps de souper.

— C'est bien, capitaine, je vais commander qu'on serve."

Le pilote se dirigea donc vers la cuisine. Je marchais sur ses talons, étreint d'une angoisse mortelle à l'idée qu'Owe n'avait peut-être pas encore terminé; mais, heureusement, tout se trouvait en ordre quand nous entrâmes.

"Owe, tu descendras le souper dans la cabine pour le capitaine et notre petit passager. Je mangerai plus tard. Mets ma part de côté et garde-la au chaud.

— Très bien, Monsieur le pilote."

Laissant ce dernier sur le pont, je descendis avec mon ami dans la cabine.

Un peu au-dessus du plateau de la table, on tendit un filet percé de quelques grands trous où s'enfonçaient, solidement maintenus, assiettes et plats.

Que le bateau vienne à balancer comme tout à l'heure, qu'il se couche de nouveau sur le flanc, rien ne bougerait sur la table.

Le pilote se dirigea vers son alcôve pour endosser son imperméable, car il devait remplacer le capitaine au gouvernail.

L'instant d'après, M. Foss descendait l'escalier.

Quand il entra, avec son chapeau de cuir et son ciré jaune, il avait l'air farouche.

J'eus presque peur.

Mais, une fois déposé l'attirail du vieux loup de mer, le monsieur distingué reparut comme par enchantement.

Debout près de la table, j'attendais discrètement que l'officier eût pris place.

A peine étions-nous installés, que le petit cuisinier entra avec le "fin souper".

Tout en posant les plats sur la table, il lorgnait de mon côté, d'un air mi-rieur, mi-inquiet. Il fallut me tenir à quatre pour n'avoir l'air de rien.

Cette fois, nous en savions plus long que le capitaine, les matelots et tout l'équipage. Mais nous gardions sagement notre secret pour nous.

J'étais bien décidé à faire tout mon possible, en cas de détresse, pour disculper Owe. Plutôt subir moi-même une punition.

Le repas commençait.

Du bout de sa fourchette, le capitaine piqua un morceau dans le plat et le déposa sur son assiette.

Assis en face de lui, je ne perdais pas un de ses gestes. Une affreuse inquiétude m'oppressait.

Remarquerait-il quelque chose ? Si seulement tout se passait bien !

Dans mon trouble, j'oubliais complètement de me servir. Je n'avais d'yeux que pour mon solennel vis-à-vis; la cuisine lui agréerait-elle ?

Tout à coup, il se pencha très bas sur son assiette et regarda curieusement un morceau.

"Ah ! malheur ! pensai-je, nous sommes flambés ! Il s'en est aperçu."

Un flot de sang me sauta au visage.

Le capitaine ne dit rien.

Se redressant, il prit quelques pommes de terre.

A ma grande terreur, il les inspecta comme la viande, puis il se mit à manger.

J'osais à peine lever les yeux sur lui.

"Pourvu que toute cette histoire ne finisse pas mal !" me disais-je en moi-même.

Le capitaine, surpris de ma mine gênée, me regarda d'un air interrogateur. Sûrement, il lisait à livre ouvert mes plus secrètes pensées.

Je rougis encore plus.

"Voyons, dit-il, n'as-tu point d'appétit ? Tu n'as pas le mal de mer, pourtant ?

— Non, monsieur le capitaine; il y a un moment je me suis senti mal, mais c'est fini maintenant.

— Alors, mange; les plats sont là pour toi aussi."

Dieu soit loué, pensai-je; il n'a rien découvert !

Je le remerciai, me servis et me mis à manger.

Je remarquai bientôt qu'il y avait quelque chose d'anormal. Chaque fois que je mâchais à fond, je sentais des grains de sable entre mes dents.

Le capitaine, mis en appétit par les rudes fatigues du gouvernail, semblait ne pas même prendre le temps de mastiquer et par conséquent n'avait aucun soupçon.

Déjà je me sentais renaître, quand il porta la main à sa bouche, en maugréant.

"Mais, qu'est-ce donc ? On dirait qu'il y a de la grenaille dans cette viande !

(*A suivre.*)

JÓN SVENSSON (Nonni)



Récit Canadien

L'ILET AU MASSACRE

(Suite)

Les Iroquois, en fuite devant les Micmacs-Maléchites, ont découvert la piste d'une mère orignal et de son petit. — Deux des meilleurs chasseurs ont pris les devants, les autres suivent à une certaine distance.



U bout d'une heure de marche, nos *affûteurs*, à l'oreille vigilante et exercée, entendent, dans la direction d'un détour du coteau d'érables, le brame ment sourd et plaintif du jeune orignal.

Pour ne pas être dérangés dans ce travail délicat qu'est l'approche du gibier, surtout en été, nos deux chasseurs élèvent sur leurs propres pistes quelques branches enfourchées de travers sur la voie pour avertir leurs gens de s'arrêter là et de redoubler d'attention pour ne pas troubler l'affût.

Puis ils commencent l'approche avec mille précautions. D'abord ils font timidement un pas, en s'abritant sous les futaies... puis se redressent sans bruit pour regarder en avant... prêtent l'oreille au moindre son... se traînent sur les genoux et les mains... évitent de rompre les branches mortes qui gisent sur le sol... profitent de tous les accidents du terrain. En un mot, ils mettent à contribution tout ce que l'intelligence des forêts et des habitudes de leurs habitants, uni à une patience à toute épreuve, peut leur fournir de moyens.

Enfin, voici les deux animaux tant convoités ! Le petit orignal est là couché, le dos aux chasseurs ; il est à demi caché par un gros arbre renversé et tout recouvert de cormier et de bois barré ; la femelle, à deux pas de son petit, est immobile et semble ensevelie dans l'épaisse feuillée ; elle rumine, sans doute, pendant que le petit brame et se remue de temps à autre.

Nos chasseurs se redressent alors avec précaution et mettent un genou en terre. Tendant leurs arcs, ils décochent à chacune

des deux bêtes une flèche poussée d'un bras sûr et vigoureux ; puis, sans perdre un instant, ils se précipitent sur leur proie pour en assurer la conquête.

Mais au moment où ils s'apprêtent à enfoncer leurs armes dans le flanc de leurs victimes, ils tombent eux-mêmes, percés de flèches, sans proférer un cri.

Les Micmacs-Maléchites les avaient devancés et, après avoir tué l'original femelle et lié près d'elle son petit, ils en avaient fait un appât pour attirer leurs ennemis.

La ruse réussissait à merveille. Pour compléter leur victoire ils s'empressèrent de fixer contre l'arbre renversé, tout à côté des dépouilles des deux animaux, les cadavres des deux affûteurs iroquois ; puis, poussant un double cri d'appel, ils attendirent dans leur embuscade l'arrivée de la troupe ennemie.

Les Iroquois, croyant avoir entendu la voix de leurs compagnons, arrivent à la course. La joie éprouvée, à la vue de leurs compagnons penchés sur les corps des originaux tués, fut cependant de courte durée. Au lieu de l'heureuse curée qu'ils escomptaient, ils sont accueillis par une grêle de traits meurtriers. — Surpris et découragés ils n'essayent point de résistance, mais reprennent à la hâte le chemin de l'Ilet, abandonnant sur place neuf des leurs pour être scalpés par leurs ennemis.

Réunis sur leur île, les dix-huit infortunés n'attendaient plus que la mort.

Les alliés, encouragés par ces succès continus et maintenant supérieurs en nombre, résolurent d'en finir avec ce qui restait des Iroquois.

Montés sur leurs canots ils eurent vite rejoint leurs ennemis et, s'étant divisés en deux groupes, ils se ruèrent à l'attaque des deux côtés de la batture. Le combat fut court et décisif. — Tous les Iroquois, à l'exception de six prisonniers, qu'on réserva pour célébrer le triomphe, furent tués et scalpés.

Les alliés, malgré leur supériorité numérique, avaient subi des pertes assez sérieuses : trois Maléchites avaient été tués et plusieurs autres étaient blessés.

Le lendemain les Micmacs-Maléchites célébrèrent leur victoire. — Les quartiers frais et tendres du jeune original furent un vrai régal. Un prisonnier, lié au poteau de torture, servit de jouet à la cruauté des vainqueurs jusqu'à ce que la malheureuse victime, succombant sous les tourments les plus raffinés, fut scalpée en présence des cinq autres Iroquois, témoins de cette scène.

Le partage du butin, composé de soixante-trois chevelures et des cinq prisonniers, se fit à l'amiable.

Le jour suivant, après s'être juré alliance et avoir voué une haine éternelle aux Iroquois, chacun reprit la route de son pays.

Nos Micmacs, avec les deux prisonniers qui constituaient leur part du butin, trouvèrent au Bic plusieurs canots de leur nation, venus à l'appel des vieillards et des femmes envoyés dans le bas du fleuve à la nouvelle de l'arrivée des Iroquois.

Ensemble, on visita une dernière fois les lieux témoins du massacre : les cadavres en décomposition gisaient encore sur les rochers et dans la caverne, réclamant une éclatante vengeance.

On leur accorda cette satisfaction sans plus de retard. Deux poteaux furent dressés sur l'emplacement de la bourgade, et les deux prisonniers, préalablement scalpés, y furent attachés, la face tournée vers l'Ilet au Massacre. Là, leurs ennemis s'acharnèrent à leur faire subir tous les tourments que la vengeance la plus sauvage et la cruauté la plus raffinée peuvent inventer.

Lorsque ces malheureux infortunés eurent enfin cessé de vivre, on amoncela des branchages autour d'eux et on y mit le feu pour couronner le supplice.

Puis les Micmacs s'éloignèrent pour toujours de ces lieux maudits où les ombres des massacrés errent encore le soir autour de l'Ilet et mêlent leurs gémissements au bruit de la mer, et où, par les nuits sombres, des fantômes, armés de pâles flambeaux, dansent, avec des contorsions horribles, sur les galets de la Baie.

(Fin.)

CLASSES "EXCELLENTES"

13 — F. OSWALD	—	8°	—	<i>Louiseville.</i>
14 — F. BERTIN	—	7°	—	“
15 — F. AUGUSTE	—	8° A	—	<i>St-Pierre-Claver.</i>
16 — F. JUSTIN	—	8° B	—	“ “
17 — F. GAUDENCE	—	7° A	—	“ “
18 — F. JUVÉNAL	—	3° C	—	“ “
19 — F. MAURICE-JH	—	8°	—	<i>Ste-Anne.</i>
20 — F. FLORIBERT	—	5°	—	“
21 — M. ANTONIO GIRARD	—	7° B	—	<i>St-Stanislas.</i>

S'il y a des oublis, prière de les signaler le plus tôt possible au F. AUGUSTE qui se fera un plaisir de tout rectifier.



GOIN DES AMIGALES

VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE
de la fondation du collège Saint-Zotique,
1909 - 1934

"La reconnaissance est la marque d'un grand cœur."

Dimanche, le 4 novembre 1934, les Anciens du collège Saint-Zotique, réunis en conventum, célèbrent, par des fêtes vibrantes et cordiales, le jubilé d'argent de la fondation de leur "Alma Mater".

Notre programme indique : dix heures, a. m., ralliement à l'école; dix heures trente, départ du bataillon d'Anciens pour l'église paroissiale. L'inclémence de la température nous empêche de donner suite à ce projet; plusieurs se rendent à l'église directement, d'autres viennent à l'école, échangent des salutations avec professeurs et disciples, et courent vers l'église, à pied ou en voiture.

Ainsi que nous l'ont enseigné nos professeurs, nous remercions le Ciel de nous imposer cette contradiction du mauvais temps. Le monument jubilaire reposera sur les bases du sacrifice; ainsi, nous avons la certitude que non seulement il résistera aux tempêtes des saisons et aux attaques de l'ennemi, mais qu'à travers les ans il grandira à la gloire de l'"Alma Mater".

Dix heures quarante-cinq, les cloches de la nouvelle église Saint-Zotique sonnent à pleine volée; elles appellent les anciens professeurs et les anciens élèves, les paroissiens et les amis du conventum.

Dans l'intimité de la sacristie, notre bon Pasteur ceint de la couronne de cheveux argentés, regrette le mauvais temps et nous accuse de n'avoir pas prié assez fort. On sourit, on accepte l'accusation, on a confiance. Célèbre la messe, Monsieur l'abbé Emile Rouleau, assisté de Monsieur Omer Hémond et du Père Jacques Cousineau, S. J., tous anciens élèves de même que les autres servants : cérémoniaire, thuriféraire et acolytes.

La vaste église Saint-Zotique sourit à l'assistance. Ici et là dans le sanctuaire quelques fleurons de lumière jettent un rayon de gaieté. Au sommet du maître-autel repose un beau "vingt-cinq" d'argent, gracieux symbole de la fête. L'assistance nombreuse d'anciens élèves

remplissant les deux nefs principales, de paroissiens et d'amis occupant tous les sièges et davantage, forme le plus bel ornement de l'édifice pieux. Bien touchant hommage aux très méritants Frères de l'Instruction Chrétienne. Après l'Evangile, Monsieur le Curé monte en chaire. Il rappelle avec émotion que la salle du collège actuel servit un jour au culte paroissial. Il souhaite la plus cordiale bienvenue à ceux qu'il appelle avec toute son âme, ses chers Anciens.

Aux Frères de l'Instruction Chrétienne, il renouvelle l'hommage de sa reconnaissance, leur déclare combien il est heureux de les avoir en sa paroisse et forme des vœux pour la prospérité de leur Institut.

Monsieur l'abbé A. Moisan, prédicateur de la circonstance, nous entretient de l'apostolat laïque voulu de tout temps par l'Eglise société de fidèles, et nécessaire au rayonnement du Christianisme. Cet apostolat il nous invite à l'exercer de différences façons, entre autres par la prière, l'exemple et la coopération active de tous les chrétiens. Le Baptême nous fait enfants de Dieu et de l'Eglise; la Confirmation nous élève à l'état de soldats du Christ; il nous faut combattre. Ayons un amour de prédilection pour la charité, non pas seulement cette charité qui dépose une obole dans les mains du pauvre, mais surtout pour cette charité qui tait le mal, qui excuse les malheureux, qui respecte l'autorité et ses représentants, ministres de la Providence.

Des Anciens venus de Notre-Dame-de-Grâce, de Westmount, de Ville LaSalle et d'ailleurs prêtent leur concours à la puissante chorale coutumière. Tous ensemble ils chantent le Credo et les autres parties de la messe du XXIII^e dimanche après la Pentecôte.

Quelle consolation pour le peuple pieux de Saint-Zotique!

En cette année 1933-1934, notre école enregistre cinq cent cinquante élèves, et elle n'a que treize classes. Hélas! il faut chasser loin de nous le désir légitime de partager les agapes dans l'enceinte témoin des faits et gestes de notre enfance.


La salle de l'école Cartier, jardin d'enfance, nous hospitalise volontiers, grâce à la bienveillance de Monsieur le Curé.

Une quarantaine de sapins entourent la salle du banquet. Des rubans tricolores unissent les sapins entre eux et forment une couronne symbolique à la gloire de nos professeurs. Des dentelles s'entrelacent dans la voûte et chantent notre joie d'avoir reçu une éducation chrétienne donnée par des religieux français et canadiens.

(A suivre.)

C.-A. GODIN,

Clerc de Saint-Viateur.



Les six Agneaux Perdus

Ecoutez, mes enfants, une lugubre histoire,
Un effrayant récit auquel on ne peut croire
Un forfait que cacha le manteau de la nuit.
Je commence; approchez, ne faites pas de bruit !...

Par un beau soir d'été, vers l'heure où la colline
Reçoit les doux rayons du soleil qui s'incline,
Six agneaux étourdis, à la blanche toison,
Batifolaient ensemble au pied d'un grand buisson,
Dans l'épaisseur d'un bois de sapins et de chênes.
On eût dit, à les voir, qu'ayant brisé leurs chaînes,
Ils s'étaient à jamais séparés du troupeau,
Pour former en ce lieu quelque bercail nouveau.

Que feront six agneaux dans une forêt sombre ?
Y seraient-ils encore trente fois plus en nombre,
Qu'assurément le loup viendrait les dévorer !
Qui donc dans ce bois noir les a fait s'égarer ?
Leur cœur, quoique volage, était pur et sincère;
Caressés du berger, adorés de leur père,
Ils coulaient d'heureux jours, sans craindre l'avenir.
L'enfance ne devrait, hélas ! jamais finir;
Avec ses rêves d'or notre bonheur s'envole.
Le temps ne nous rend pas ce que sa main nous vole !

Qui pouvait les troubler dans leurs jeux innocents ?
A la voix du pasteur, toujours obéissants,
Ils ne redoutaient rien, et, dans leur paix profonde,
C'étaient bien les agneaux les plus heureux du monde.

Depuis que le printemps, verdissant les côteaux,
Avait rendu leurs nids et leurs chants aux oiseaux,
Fuyant, chaque matin, loin de sa bergerie,
Le troupeau s'en allait brouter dans la prairie,
Jusqu'à l'heure où, le jour, éteignant son flambeau,
Il reprenait bêlant le chemin du hameau.
Ce soir-là, pour bondir à travers la bruyère,
Ils s'étaient éloignés du regard de leur mère;
Cette sage brebis leur avait dit souvent :
"Mes enfants, prenez garde au loup noir et méchant
"Qui cherche à dévorer les agneaux de votre âge;

"Sur le bord des forêts ne prenez point l'ombrage;
 "Évitez les buissons, les endroits trop couverts,
 "N'allez pas folâtrer au pied des sapins verts.
 "Ah! de notre ennemi redoutez la furie;
 "Contentez-vous toujours de l'herbette fleurie
 "Qui pousse au bord de l'eau, là-bas dans le vallon,
 "Du liseron des champs qui croît dans le sillon...
 "Jamais on ne saurait avoir trop de prudence;
 "La crainte du péril convient à l'innocence!
 "Un imprudent agneau qui cherche le danger
 "Croyez-moi, périra, s'il quitte le berger!
 "Restez donc avec lui, c'est un ami fidèle,
 "Un ange qui vous garde à l'ombre de son aile.
 "Malheur, malheur à vous, enfants, si quelquefois
 "Un funeste désir vous poussait dans les bois!...

Ainsi parlait toujours cette brebis prudente,
 Craignant pour ses agneaux une dent dévorante.
 Mais, oubliant l'avis si souvent entendu,
 Nos étourdis voulaient voir le bois défendu.
 On désire ardemment la chose refusée.
 Aussi dans la forêt notre troupe insensée
 Était-elle accourue, à l'insu du gardien,
 Trompant, tout à la fois, et sa mère et le chien.
 Jamais ils n'avaient vu de si hautes fougères,
 Des arbres aussi grands, des feuilles moins amères;
 Le serpolet, le thym, la menthe et le genêt
 Poussaient (l'auraient-ils cru ?) dans la sombre forêt.

La forêt, au surplus, était-elle aussi noire
 Qu'avait dit le berger pour leur en faire accroître ?
 N'était-ce pas un lieu magnifique, enchanteur,
 Où tout montre au grand jour l'œuvre du Créateur ?
 La nature y produit ses fruits sans qu'on la force,
 Et l'arbre, plus qu'ailleurs, y grossit son écorce.
 Tout est beau, tout ravit dans un lieu si plaisant,
 Pourquoi notre troupeau le craint-il donc autant ?
 Assurément, hélas ! notre mère était folle
 D'interdire à nos dents une herbette aussi molle !

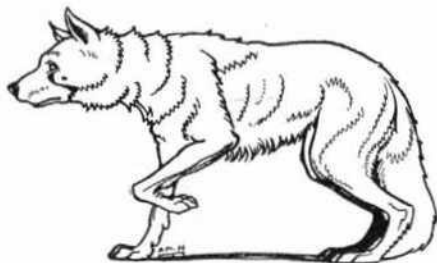
Et les six étourdis, prolongeant leur repas,
 Ne voyaient point la nuit qui venait à grands pas.
 Agitant des sapins, l'épaisse chevelure,
 Déjà le vent soufflait dans la noire ramure,
 Et faisait autour d'eux onduler le gazon :

"Frères, voici la nuit, regagnons la maison,"
 Dit alors un agneau de la bande volage,
 "Demain nous reviendrons achever notre ouvrage.
 "Suivez-moi pas à pas, je connais le chemin
 "Qui conduit au hameau sans passer le ravin."

Aussitôt, précédant de quelques pas ses frères,
Il s'enfonce au hasard dans les hautes bruyères,
Embarrassant ses pieds aux branches des buissons
Et laissant après lui sa laine par flocons.

Les autres le suivaient, presque muets de crainte,
Regrettant du bercaïl la chaude et sûre enceinte,
Maudissant en leur cœur le coupable désir
Qui leur fit au devoir préférer le plaisir.

Mais bientôt un cri sourd vient frapper leur oreille.
N'est-ce pas du berger le bon chien qui s'éveille ?
N'est-ce pas l'aquilon dont on entend la voix ?...



Non, non, ce sont les loups qui hurlent dans les bois;
Voyez leurs yeux de feu qui rayonnent dans l'ombre.
Ils s'approchent, voyez, à travers la nuit sombre !...

Pauvres petits agneaux, mon Dieu, que ferez-vous ?
Qui donc vous sauvera de la gueule des loups ?
Personne !... Infortunés, ah ! fermez vos paupières;
Vous allez tous périr sous leurs dents meurtrières.

Et quand bientôt le jour parut à l'horizon,
L'on vit du sang vermeil sur l'humide gazon;
De longs flocons de laine, attachés au feuillage,
Redirent au berger le nocturne carnage.
Celui-ci, tout en pleurs, recueille ces débris,
Les emporte au bercaïl où les agneaux surpris,
Apprenant le trépas de leurs malheureux frères,
Jurent de ne jamais abandonner leurs mères.

Quand vous voudrez cueillir quelques fruits défendus,
Enfants, souvenez-vous des six agneaux perdus !

SOME WISE CRACKS

"Only fools are certain, Bobby; wise men hesitate."

— "Are you sure of that, Pop?"

— "Yes, certain of it."

* * *

Magistrate (to prisoner): "How big was the brick you threw? Was it as big as my head?"

Prisoner: "Yes, your honor, but not so thick."

* * *

Judge (in Chicago): "The officer said you were doing sixty miles an hour."

Defendant: "Yes, sir. But I had just stolen the car."

Judge: "Oh, that's different. Case dismissed."

* * *

How is your Brain?

This is a trick — so don't say we did not warn you. Read this sentence: FEDERAL FUSES ARE THE RESULT OF YEARS OF SCIENTIFIC STUDY COMBINED WITH THE EXPERIENCE OF YEARS.

Now, count the F's in that sentence. Only once — don't go back and count them again.

Elsewhere on this page you'll find the answer, and it will tell you something about how good your brain is.

* * *

Answer to the ABOVE. There are six F's in the sentence you read in the paragraph above. An average intelligence recollects three of them. If you spotted four, you're above the average. If you got five, you can turn up your nose at most anybody. If you caught all six you're a genius, and a lot too good to be wasting your time on foolishness like this.

* * *

A near-sighted-man and his wife were inspecting an art exhibit with critical care.

Man (vainly striving for a better view of the abomination): That's the ugliest portrait I've ever seen."

Wife: "Come away, you fool! You're looking at yourself in a mirror."

* * *

Shopping instinct.

A young matron in whom the shopping instinct was strong, asked a German butcher the price of hamburger steak.

— "Twenty-five cents a pound," he replied.

— "But, said she, "the price at the corner store is only twelve cents."

— "Well, asked Otto, "Vy you don't pay it down there?"

— "They haven't any," she replied.

— "Ya, Ya," said the butcher, "Ven I don't have it I sell it for ten cents only."



Les enfants à la Crèche.

Andantino *mf* Fr. C. de L.

1. No-ël! No-ël! C'est no-tre fê-te

Jé-sus nous dit: "Ve-nez, en-fants. En-tou-rez ma du-

re cou-chet-te A-vec les an-ges tri-om-phants.

Chœur *f* *éch^o* *pp* *mf* *ff*

No-ël! No-ël! Jé-sus des-cend du ciel! No-ël!

- II -

Ils ont apporté la nouvelle
Aux bergers accourus joyeux,
Clamant dans cette nuit si belle,
A Dieu gloire au plus haut des cieus. C'est pour lui le plus doux présent.

- III -

Tout auprès d'eux, prenez donc place, Noël au ciel! Noël sur terre
Recevez mon divin baiser
Et les prémices de ma grâce;
Dans vos cœurs je veux reposer.

- IV -

Accourons tous en diligence
Notre petit Roi nous attend.
Apportons-lui notre innocence;
Oiselets chers à ma bonté.

- V -

Enfants de bonne volonté,
Gazouillez donc une prière
Oiselets chers à ma bonté.

NOUVELLES

DES MISSIONS

A decorative illustration at the top of the page. On the left, a large cross is superimposed over a laurel wreath. To the right, a banner with the word 'MISSIONS' is draped across the scene. Below these elements is a landscape showing a body of water with a small boat, a distant shoreline with buildings, and mountains in the background.

(On nous écrit !!! — De l'Ouganda ? — Non, du Cameroun ? — Ah ! du Cameroun... — Mais oui ! pourquoi pas !! Voici.)

UN jeune missionnaire du Cameroun compte parmi les Etudiants de l'Ecole Normale de Laprairie, un ami cher, à qui il écrivait, il y a quelque temps une lettre palpitante d'intérêt que "L'Abeille" vient de découvrir. La bestiole n'eut ni à menacer de son dard le propriétaire, ni à l'effrayer de ses bourdonnements agaçants pour obtenir la dite missive. Elle lui fut cédée aussitôt le désir manifesté. Aussi, est-ce avec gratitude que "L'Abeille" livre aujourd'hui à ses lecteurs de substantiels extraits de cette lettre, sans aucune *transformation mandibulaire*, car ils forment par eux-mêmes un vrai nectar.

— "Il y a longtemps déjà que ma dernière lettre a servi à "allumer le poêle"; je vous en envoie une autre. Celle-ci et les autres qui suivront d'ici décembre, ce sera pour les jours froids de l'hiver prochain ! Espérons qu'ils n'égalèrent pas ceux de l'hiver dernier, avec tous les dégâts qu'ils ont causés, jusqu'à faire entrer par les genoux la grippe chez celle qui signe aimablement "une tante d'emprunt" au bas d'une lettre bien intéressante.

Parmi toutes les lettres reçues, je dois des félicitations spéciales à un scribe nommé Adrien, qui a vraiment battu un record épistolaire : *seize pages* de nouvelles choisies, disposées avec autant d'ordre qu'un numéro de "La Presse", assez lisibles pour être lues au clair de la lune. Un seul reproche à lui faire : il me donne une nouvelle que je savais déjà depuis longtemps, à savoir qu'un citoyen de par là, à quatre-vingts ans, commence à perdre ses dents... de lime ! D'autres aussi m'ont écrit, toutes leurs nouvelles et leurs mille riens m'ont intéressé, surtout

dans un lointain pays où la vie est si différente de celle de chez nous. ... A tous je dis merci.

... D'autres lettres sont sûrement en chemin, tout près d'ici, car les derniers courriers ont été retardés à cause du début de la mauvaise saison. Pour attendre leur arrivée, il me faudrait vous imposer encore plusieurs semaines de patience. J'y répondrai donc à ma prochaine lettre, le plus tôt possible.

... Certains me demandent quels honoraires j'exige pour des messes, grandes ou basses. Ma foi ! ce n'est pas à moi de vous fixer des tarifs, et si vous êtes embarrassés, vous pouvez toujours vous en tenir au tarif de votre diocèse, ou bien laisser agir votre bon cœur en vous disant que le surplus ne sera pas perdu.

... Et maintenant parlons d'Afrique. Nous sommes en pleine saison des pluies. Il pleut tous les jours et souvent pendant cinq ou six heures sans arrêt ; les accalmies ne durent pas une demi-journée. Ici, à la latitude de Bozoum — 5° de latitude nord environ — ces grosses pluies durent à peu près quatre mois : juillet, août, septembre et octobre. La saison mauvaise commence en mai, par des pluies modérées, mêlées de tornades, et se prolonge de même en novembre. Avant mai, nous avons quelques fortes tornades, très espacées, et la même chose en fin de novembre. Ce sont les transitions entre saison des pluies et saison sèche, nos deux seules saisons.

... Je viens de retrouver sur mon carnet l'inscription suivante : 5 avril, première tornade. C'était la première eau qui tombait depuis novembre sans doute, ou décembre. L'an dernier la fin de la saison des pluies avait été extraordinairement retardée.

... Vous ne pouvez vous figurer la quantité d'eau qui dégringole actuellement de toutes les pentes. Les meilleures routes sont ravinées, rongées, en travers et en long. Il y a trois semaines, en tournée sur le chemin de Bossangoa, je fus surpris par une tornade juste entre deux villages ; pas d'autre abri qu'un arbre, gros comme un pommier, à cinquante pieds. Vite je m'y réfugie, je détache mon parapluie de ma bicyclette, je l'ouvre et le collant bien contre terre, j'essaie de l'opposer au vent et à la pluie. Vous pensez bien qu'au bout de vingt-cinq minutes, je n'avais plus grand chose de sec sur le dos. J'avais cependant encore les pieds secs et chauds ; c'était précieux. La tornade finie, écartant bien les herbes, je me dirige vers la route. Beau spectacle : à cet endroit elle s'incline vers un ruisseau ; les deux fossés, profonds de trois pieds, déversaient leur trop plein au travers des herbes et sur presque toute la largeur du chemin. Pour regagner le milieu de la chaussée

je fus donc obligé de couper le courant sur une largeur de dix pieds, avec de l'eau à mi-jambe et ma bicyclette sur le dos ! Une demi-heure après, la route était bien égouttée et commençait à s'affermir de nouveau.

... Dans tout le territoire du Bozoum, si peu fameuses que soient les routes, elles sont cependant encore assez solides ; le terrain est rocailleux : c'est de la latérite. Du côté de Moundou, à quelque deux cent cinquante milles au nord d'ici, c'est différent. Le terrain sablonneux repose sur une couche de terre glaise. A la saison sèche, voies excellentes ; à l'autre saison, elles méritent le nom que les transporteurs leur décernent : "Routes de papier mâché". Vers la mi-juin, dès les premières pluies de cette région-là, un transporteur de Bangui, parti avec un tracteur Ford sur son camion, pour aller désembourber deux autres de ses camions, a dû, entre Goré et Moundou, descendre sept fois son tracteur pour l'atteler devant la voiture. Il a mis exactement deux jours et demi pour faire les soixante milles, Goré-Moundou.

... Certains me demandent si j'ai déjà fait connaissance avec les singes lanceurs de pierres. Non, ces singes-là sont de la grande forêt, à quatre cents milles au sud d'ici. Par ici, j'ai vu et chassé des antilopes ; j'ai passé tout près des lions, mais c'était en plein jour et ils ne se montrent guère que la nuit. Depuis quelque temps, il y a aux environs du village de Yafforo, pas loin de Bozoum un vieux lion, qui, incapable de faire la chasse aux autres fauves, se nourrit d'indigènes et d'animaux domestiques. Dernièrement un chasseur blanc, à sa recherche au travers des grandes herbes de huit à dix pieds par endroit, l'a trouvé en train de dévorer un cheval. A demi enlisé dans la vase, le chasseur habile et plein d'expérience n'a pas osé tirer, de peur que, rien que blessé, il ne se ruât sur lui. Le lion l'a regardé partir sans cesser de ronger sa proie en rugissant.

... Je n'ai pas vu de panthères, et pourtant il y en a ; elles nous ont mangé plusieurs moutons du petit troupeau que nous élevons. Il y a quelques années, le P. Bonvallet en a tué une en pleine cour de la Mission. Une autre depuis, est venue plusieurs nuits de suite, montrer ses yeux brillants à la fenêtre de la case où dorment nos internes. L'autre jour, en passant non loin de l'Ouham, près Bossangoa, j'ai appris que la veille, un hippopotame s'était attaqué au bac chargé d'un camion pendant qu'ils passait la rivière. J'aurais voulu être là pour envoyer au monstre un morceau d'acier avec ma carabine (laissée à Paris, demandée en février, et encore attendue. Elle ne doit plus tarder longtemps).

Suivent, le récit de deux expéditions apostoliques; des détails sur les Bayas, tribu du pays; une étude sur les insectes de la contrée et l'énumération de leurs méfaits. Le tout d'un intérêt captivant. Nous reviendrons sur cette relation.

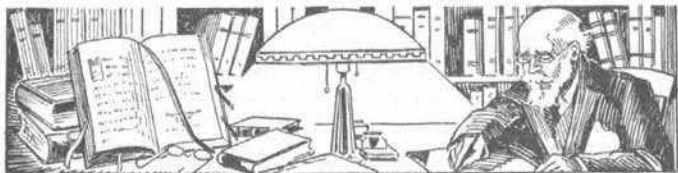
Que le zélé missionnaire des Bayas — le Révérend Père O. BERNARD, C. S. V. — soit ici félicité pour l'allant de son zèle et sur sa persévérance tout apostolique. "L'Abeille" le signale à ses lecteurs et lectrices comme l'un des *témoins de la vérité* dans les contrées africaines. Ne l'oublions pas, nous devons être *missionnaires par l'esprit* pendant que lui, est missionnaire *de fait*.

LETTRE D'UNE RELIGIEUSE MISSIONNAIRE

SŒUR Marie, Fille de la Charité, Hôpital central de Pékin, écrivait il y a quelques mois au journal "Les Missions Catholiques" :

"La clientèle de notre dispensaire augmente chaque jour, et ce qui est mieux, celle de notre catéchuménat. Ce sont presque tous des malades guéris qui nous amènent leur famille pour remercier le bon Dieu de la grâce qu'il leur a faite. Nous avons eu à Pâques, 11 baptêmes, et ces chers néophytes nous donnent la joie d'être très fervents, assistent à la messe tous les jours, communient très fréquemment et reviennent souvent dans notre chapelle pour la prière du soir, pour le mois de Marie et celui du Sacré-Cœur. L'un d'eux, un pauvre tireur de pousse-pousse, s'est astreint, pour devenir chrétien, à venir étudier tous les soirs, après sa journée d'un travail pourtant si fatigant; il s'est maintenant constitué le catéchiste de son vieux père que nous espérons voir baptiser prochainement, avec deux familles entières, qui comptent l'une trois et l'autre six enfants.

"Les conversions seraient encore plus nombreuses si nous pouvions ouvrir une école pour les filles, comme un grand nombre de mamans nous le demandent. Par les enfants on atteint facilement les parents, mais, pour le moment, nos moyens ne nous le permettent pas. L'école des garçons est maintenant fréquentée par plus de soixante enfants qui étudient le catéchisme et dont plusieurs désirent le baptême; il faut attendre que les parents puissent s'instruire, pour ne pas exposer ces chers enfants à prendre part, dans leur famille, à des rites superstitieux."



De tout un peu

Un écureuil qui a des lettres.



MES petits amis, une fois ou l'autre vous avez presque tous eu l'occasion de m'admirer. Mon poil fauve, ma tête mutine, mon œil vif accrochent vos regards ; ma gentille moustache surtout vous fait envie ; ma queue en panache, n'est-il pas

vrai, me donne un petit air aristocratique ; à la course je défie les plus lestes d'entre vous joyeux Lecteurs ; je me sers de mes pattes antérieures avec une dextérité qui vous irait à ravir ; dans les arbres je grimpe si lestement que dans vos rédactions, petits écoliers, vous écrivez infailliblement, faute d'autre terme plus judicieux de comparaison : *grimper comme un écureuil* ; j'ai l'ouïe très subtile : la plus menue feuille que l'on froisse, la moindre branche qui craque, me font tressaillir.

Vous savez jeunes Canadiens que je n'ai pas mon pareil pour courir sur les *pagées* de clôture comme vous dites. Comme je connais votre grand cœur, je suppose que vous ne faites pas la guerre à mes bons compagnons. Quelle joie peut-il y avoir à traquer de pauvres êtres sans défense, à leur lancer des pierres ou à les prendre dans de perfides lacets ? Enfants au cœur généreux laissez donc dans les

hêtres quelques faïnes et dans les chênes quelques glands; ne faut-il pas que je m'approvisionne pour l'âpre saison d'hiver?

Petits Lecteurs de "L'Abeille" qui lirez ces lignes, souvenez-vous d'être gentils à mon égard. N'ai-je pas droit comme vous tous, aimables bambins, de folâtrer un tantinet de-ci de-là, de gambader allègrement sous le soleil de Dieu?

(Message spécial à "L'Abeille".) M. L'ECUREUIL

★ ★ ★

La "Normandie".

VOULEZ-VOUS, maintenant que vous avez des détails sur le "Queen Mary" en avoir sur la "Normandie" ?

Plus de 11 millions de rivets servirent à assembler l'immense coque : ce qui représente une longueur totale de 406 milles, soit environ la distance de Montréal à New York.

42 hommes peuvent s'aligner le long du gouvernail.

Le gouvernail pèse 125 tonnes.

Pour faciliter le lancement de l'énorme navire on employa 42 tonnes de suif, 2 tonnes et demie de saindoux et 2 200 livres de savon.

29 gigantesques bouilloires fourniront la vapeur aux turbines à une pression de 400 livres au pouce carré.

4 moteurs électriques géants développeront une énergie de 160 000 C. V.

4 alternateurs, mus par 4 turbines à vapeur, fourniront un courant triphasé de 5 000 volts à ces moteurs.

La "Normandie" comptera 11 ponts.

Sa longueur totale est de 1 029 pieds, et sa largeur 119.

Hauteur : du dessous de quille au plafond de timonerie, 128 pieds.

La "Normandie" pèsera sept fois et demie la tour Eiffel.

4 camions, de front, pourraient rouler à l'aise, dans la plus grosse des trois cheminées.

Posé verticalement, ce paquebot égalerait en hauteur 4 fois la statue de la Liberté.

Il traversera du Havre à New York via Plymouth en moins de cinq jours. Sa première traversée, paraît-il, s'effectuera à la fin de mai prochain.

Entre autres choses, ses approvisionnements se composeront de 70 000 œufs, de 7 000 poulets, de 32 000 livres d'autres viandes, de 6 950 bouteilles de vin, de 2 600 bouteilles de spiritueux et de 16 000 pintes de bière. Il y aura parmi les ustensiles : 14 000 fourchettes, 12 500 couteaux et 15 000 cuillers.



Rires et sourires

Meissonnier avait à son service un admirable jardinier, sans égal pour la greffe des arbres, la culture des fleurs, l'entretien du potager et du verger; cet homme joignait à ces talents

pratiques une science merveilleuse.

Doué d'une mémoire que lui aurait enviée un professeur du musée, il savait tous les noms les plus rébarbatifs de la nomenclature et, de quelque pays qu'on lui apportât une graine rare, il la baptisait aussitôt de son substantif latin. Les amis du peintre s'étaient souvent amusés à lui poser des "colles" difficiles sans parvenir à le mettre *a quia*. Le bonhomme avait réponse à tout. Pourtant son maître s'était juré de le prendre en défaut.

Un jour donc, qu'il déjeunait avec Emile Augier, il fit venir le jardinier et, tirant de sa poche un cornet de papier gris où il avait préalablement placé quelques œufs de harengs séchés :

— Connaissez-vous ces graines? lui demanda-t-il le plus gravement du monde.

— Fort bien, répondit le jardinier qui, sans hésitation, prononça de suite un joli mot latin.

— Combien de temps faut-il pour que ça lève?

— Quinze jours.

— Eh bien, veuillez les semer : je serai curieux de voir cette plante-là."

Quinze jours après, Emile Augier, revenu pour voir la fin de l'aventure, déjeunait de nouveau dans la villa de Meissonnier.

Au dessert, le jardinier parut :

"Si ces messieurs, dit-il, veulent prendre la peine de passer au jardin, les graines ont levé.

— "Celle-là est forte!" s'écria Meissonnier. Et, sans achever leur repas, les deux amis suivirent le jardinier. Arrivé près de la plate-bande, celui-ci souleva avec précaution une cloche de verre : l'artiste et l'écrivain se penchèrent curieux, puis se levèrent en riant aux éclats : de la terre soigneusement arrosée et fumée sortaient, alignés sur deux rangs, douze museaux de harengs saurs.

★ ★ ★

Un éditeur du journal le *Colorado*, voulant rappeler ses abonnés à leur devoir, envoya cette note :

"Cette semaine, nous avons reçu des *pickles* et des pommes de terre comme souscription; maintenant si vous voulez apporter du vinaigre pour les *pickles* et du bois pour faire cuire les pommes de terre, nous pourrions vivre jusqu'à la saison des artichauts..."

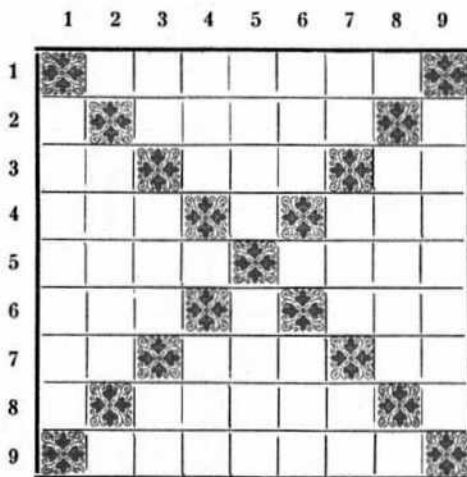
★ ★ ★

— Baptiste, je vous avais dit de m'acheter un calendrier pour 1935; pourquoi donc en avez-vous acheté deux?

— Je vais vous dire, madame : comme le papetier demeure un peu loin, j'en ai pris tout de suite pour deux ans!

2^e CONCOURS

Mots croisés



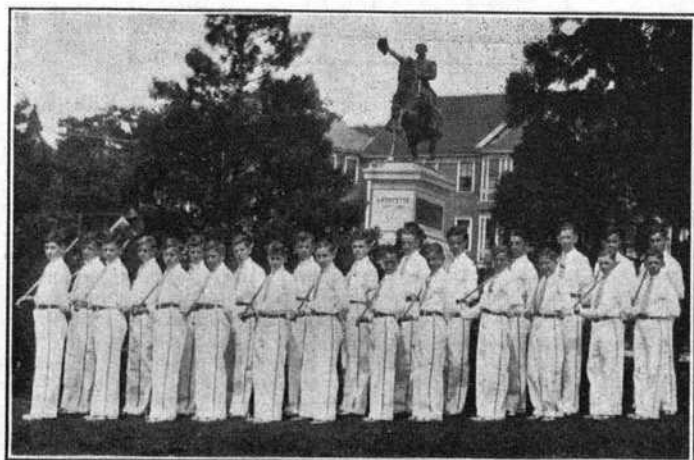
HORIZONTALEMENT. — 1. Un insecte. — 2. Pénétérée. — 3. Ville; situé; note de musique. — 4. Repose; instrument de musique. — 5. Détériorer; avoir éprouvé de la joie. — 6. Possessif; accident géographique. — 7. Pronom; sans esprit; article. — 8. Interjection marquant le dégoût. — 9. Publication périodique.

VERTICALEMENT. — 1. Grand, vénérable. — 2. Moquerie. — 3. Bis; possessif; fleuve d'Italie. — 4. Fleuve d'Allemagne se jetant dans la mer du Nord; monnaie. — 5. Oiseau sacré chez les Egyptiens; préposition. — 6. Se dit des livres que l'on a parcourus; écorce dont on se sert pour préparer les peaux. — 7. Article; tranquille; interjection de surprise. — 8. *Plia* en rouleau. — 9. Grave.

De jolies PRIMES seront tirées entre tous ceux qui trouveront les solutions justes : **images, volumes reliés** de "L'Abaille", **Votre Ami Guy**. — Ne prendre part qu'à un **seul** Concours. — Prière d'envoyer les solutions le plus tôt possible. — Nous comptons sur **500 travaux**.



ECOLE ST-BLAISE — DOUARNENEZ (France)
Groupe de Croisés



Les gymnastes de FALL RIVER
le centenaire de LAFAYETTE